

ANNALES
DU
GROUPE NUMISMATIQUE
DE
PROVENCE



II
AIX - EN - PROVENCE
1987

LE MOT DU PRÉSIDENT

Puisse la cuvée 87 des *Annales du Groupe Numismatique de Provence* avoir le même succès que le cru 86 pratiquement épuisé ! La diversité des sujets abordés devrait permettre à tous les numismates provençaux d'y trouver matière à réflexion sur le thème qui les passionne.

Je tiens ici à remercier en mon nom et au nom de Groupe Numismatique de Provence, non seulement notre ami le Président Charlet qui se charge de cette publication avec la compétence et le dévouement qui le caractérisent, mais encore les nombreux professionnels de la numismatique qui ont spontanément répondu à notre appel et qui, par leur généreuse participation au titre de membres bienfaiteurs, nous permettent d'assurer financièrement des publications de qualité que les cotisations de nos seuls adhérents auraient du mal à pourvoir.

Messieurs Marc GIMBERT, Alain CHEILAN, Jean LECOMPTE, Jean CREUSY, Robert ESCALIER, Victor GADOURY, Marcel PESCE, Paul TURQUAT, Régis JORAND, Alain POINSIGNON, Pierre JULIEN... soyez tous remerciés pour la part que vous prenez à notre œuvre, prouvant ainsi, si besoin en était, qu'il n'existe entre les associations de numismates et les professionnels de la numismatique aucun antagonisme, aucune rivalité, mais au contraire une saine et utile complémentarité dans le respect de l'autre, de ses besoins, de ses contraintes et de ses aspirations.

Nous avons tous le même but, même si les motivations en sont quelques fois différentes : favoriser l'essor de la numismatique en Provence et perpétuer ce merveilleux climat de confiance, d'amitié et de cordialité qui, je crois, a toujours été et sera toujours l'apanage de notre Fédération.

Michel GOURILLON
Président fédéral

LE MOT DU RESPONSABLE

Voici le second volume de nos *Annales*. Ce n'est pas sans fierté que je vous le présente: quand on s'efforce de publier une revue, le plus difficile n'est pas de faire le premier numéro, c'est d'assurer la sortie du second. Cette continuité prouve la vitalité de la publication et, que le volume 1987 sorte effectivement en 1987 est pour moi un autre sujet de satisfaction.

Comme pour le premier numéro, nous avons voulu respecter un certain équilibre chronologique. Dans le numéro précédent, l'antiquité était absente. Cette fois, elle est doublement représentée, et dans sa période avant Jésus-Christ (République romaine) et dans sa période tardive (IV^e- V^e siècles). Le bel article de notre ami Ph. Thiollier trouve un prolongement dans la contribution de mon frère Christian, qui concerne surtout la numismatique féodale au début du XVII^e siècle. Enfin, avec l'histoire de la pièce de 5 francs, nous couvrons toute la période contemporaine, de la Révolution à nos jours.

Comme je l'écrivais déjà dans le premier numéro, il appartient à tous les membres du Groupe qui ont des compétences particulières de faire des suggestions et d'apporter leur aide pour améliorer encore **notre** publication.

Jean-Louis CHARLET

Président du Groupe Numismatique Aixoïs

LES GUERRES CIVILES DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE AU 1^{er} SIECLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'À LA MORT DE CÉSAR

Rome à l'aube du 1^{er} siècle

Les institutions fonctionnent normalement. Un équilibre est établi entre les deux consuls, renouvelés annuellement, et dont chacun porte les responsabilités de l'État un mois sur deux. Ils veillent à la sécurité extérieure et conduisent les armées quand un conflit éclate. Les tribuns, plus nombreux mais plus stables, ont un droit de veto et peuvent même proposer des lois. Le Sénat veille surtout à conserver ses prérogatives, dont celle de faire frapper monnaie par des magistrats, choisis obligatoirement parmi les patriciens. C'est ainsi que Cicéron, de la classe des chevaliers, n'aurait jamais pu être magistrat monétaire, pas plus que son père ni son fils, alors que Calpurnius Piso, son gendre, époux de Tullia, le sera en 67 avant Jésus-Christ.

À l'extérieur, cette République est déjà un Empire. Elle est suzeraine sur toute l'Italie et la Sicile, possède la Corse, la Gaule Narbonnaise, l'Espagne, la région de Carthage et le royaume de Pergame, hérité du roi Attalos III et devenu la province d'Asie. La totalité de l'héritage d'Alexandre se tient coi depuis l'Illyrie jusqu'à Cyrène en passant par la Grèce, la Syrie, l'Arménie, depuis que la République a montré sa force devant les phéniciens de Carthage et, à titre d'exemple, a détruit en totalité Corinthe qui avait commis l'imprudence d'aider les carthaginois: de cette cité dont l'importance est facile à mesurer par le nombre de ses monnaies et de celles de ses colonies, le consul Mummius n'avait laissé que les bases des colonnes du temple d'Apollon !

À l'intérieur, notre République est en fait plus fragile en raison d'une lutte sourde opposant certains groupes s'appuyant sur la plèbe et les tribuns, et les plus conservateurs des sénateurs, jaloux de placer les leurs aux postes de choix: consulat, questure, censure, etc...

Sur le plan culturel, l'hellénisme s'installe: en témoigne le style des deniers, de plus en plus fins. L'aristocratie s'adonne à la langue grecque et, à la fin du 1^{er} siècle, l'homme cultivé sera bilingue. Exemple unique dans l'histoire, les vainqueurs auront adopté la langue du vaincu.

Un problème reste en suspens, c'est celui des relations, plus coutumières que légalisées, avec les autres peuples d'Italie: grecs, samnites, marses, osques, ligures, gaulois de la plaine du Pô et du Piémont. Les conflits des siècles précédents sont apparemment clos et tous se retrouveraient au coude à coude devant un envahisseur, mais les relations avec les latins sont insuffisamment définies. Certains peuples ont droit de cité et votent à Rome, d'autres sont des municipes avec des droits particuliers, d'autres sont virtuellement indépendants: Posidonia, devenue Paestum, frappera monnaie jusque sous l'Empereur Tibère ! Ces petites républiques, dont les institutions se sont peu à peu calquées sur celles de Rome, avec leur propre Sénat, ont, pour certaines, plus de devoirs imposés par Rome que de droits de regard sur la bonne marche de l'Italie.

La guerre sociale ou guerre des Marses (91-88 avant J-C.)

Devant le mécontentement grandissant des populations italiennes non latines quand on annonce le lotissement de certains territoires de migration pastorale aux seuls citoyens romains, le tribun de la plèbe Livius Drusus propose en 91 la *rogatio Livia* donnant le droit de cité, la *ciuitas*, à tous les Italiens. Cela déplait aux sénateurs, qui rejettent le projet de loi, et à certains chevaliers, et Livius est assassiné en 91 avant J-C.

Aussitôt Marses, Samnites, Apuliens, Lucaniens et plusieurs cités grecques se liguent, créant une confédération dont la capitale Corfinium est baptisée *Italia*, et ils vont y frapper monnaie. Sous les ordres du marse Pompeius Silo et du samnite Papius Mutilus, des colons romains sont massacrés et une guerre, à la fois civile et étrangère, se déclenche. Après quelques succès, les confédérés sont battus par les troupes romaines, aidées de l'Etrurie, de l'Ombrie, de la Gaule Cisalpine et de certaines cités grecques comme Naples, Paestum et Rhégium. À la tête des romains brille Sulla, mais aussi Cneius Pompeius Strabo, le père du grand Pompée. Marius, qui a déjà 67 ans, obtient un important commandement, mais il ne brille pas comme douze ans plus tôt, contre les Teutons à Aix-en-Provence. Entre-temps, une première loi (*lex Iulia*) accorde en 90 la *ciuitas* aux italiens fidèles et, un an plus tard, la loi *Plautia Papiria* l'offre à tous ceux qui déposeront les armes dans les 60 jours. La paix est revenue en 88, seules quelques fractions tiennent encore la montagne: nous les retrouverons en 82 quand, venues s'allier aux partisans de Marius le jeune, elles seront définitivement écrasées à la bataille de la Porte Colline par Sulla.

Les monnaies des rebelles ont une légende en osque ou en latin, tel un denier anonyme, valant 10 as, représentant la tête d'*Italia*; au revers, l'Italie assise, couronnée par la Victoire, en exergue *ITALIA*. Cette monnaie italote est la réplique d'un denier frappé à Rome cinq ans plus tôt, représentant Apollon d'un côté, Rome assise couronnée par la Victoire de l'autre. Du côté des romains, le denier de C. Malleolus reflète la guerre, avec Mars casqué et, au revers, un guerrier armé entre un trophée et des proues de navire. Au décours de la guerre Sociale, il faudra beaucoup d'espèces pour payer les troupes. Cela explique les très importantes émissions de L. Calpurnius Piso Frugi, évoquant Apollon et les jeux apollinaires (*ludi Apollinares*), qui rappellent l'époque de la bonne entente où italiotes et latins participaient à ces jeux, comme les grecs à ceux d'Olympie.

Plus tard, deux monnaies rappelleront la fin heureuse de la guerre Sociale:

- en 75 avant J-C., Farsuleius frappera un denier avec à l'avant la Liberté, reconnue à son bonnet, et, au revers, Rome casquée conviant l'Italie à monter avec elle sur son char.

- puis, en 70, Calenus et Cordus, monétaires cette année-là, rappelleront encore la réconciliation, en représentant les deux visages côte à côte d'Honneur et de Courage, avec au revers l'Italie et Rome se serrant la main.

Marius et Sulla

La seconde guerre civile s'intrique avec la guerre Sociale: le premier ferment en

est même apparu antérieurement dans la jalousie, qui paraît presque morbide, de Marius vis-à-vis de ses pairs, comme Cecilius Metellus son protecteur et plus tard son chef en Afrique du Nord, ses égaux, comme son collègue au consulat et à Verceil, Catulus Lutatius, qu'il n'hésitera pas à faire mettre à mort plus tard, enfin ses adjoints comme Sulla. Les protagonistes seront les mêmes que ceux de la guerre Sociale: Marius, Sulla et même les dernières tribus italiotes qui n'ont pas déposé les armes en 88.

Nous sont-ils connus par les monnaies ? Marius et son fils figurent sur un denier de C. Fondanius, en 101 avant J-C., représentant au revers le triomphe de Marius sur un char et le jeune Marius, son fils adoptif, sur un des chevaux du quadrigue. Un quinaire ne représente pas Marius, mais sa victoire sur les Teutons. Il s'agit presque de monnaies de guerre, car la lettre Q rappelle que C. Fondanius était questeur l'année où il fit frapper ces monnaies.

De Sulla, nous avons un portrait réaliste grâce à un denier frappé en 54 avant J-C. par son petit-fils, Q. Pompeius Rufus, représentant d'un côté son grand-père maternel Sulla et de l'autre son grand-père paternel Q. Pompeius Rufus, consul la même année que Sulla en 88.

Mithridate fut indirectement la cause de la Guerre Civile. Marius avançant en âge, et il l'avait montré durant la Guerre Sociale, ne fut pas désigné pour commander l'armée qui allait combattre le roi du Pont: le Sénat donna ce commandement à Sulla. Or Marius était plus que jamais jaloux de son ancien lieutenant qui, sous son commandement, avait capturé Jugurtha, livré par Bocchus roi de Numidie; Marius avait même fait détruire par les siens un monument construit près du Capitole représentant Sulla recevant la soumission de Bocchus et capturant Jugurtha. Malgré sa destruction, ce monument nous est connu par le denier que fit frapper en 56 le fils de Sulla, Faustus Cornelius Sulla.

Marius met en avant le tribun Sulpicius, qui pénètre au Sénat avec une troupe de gens armés, massacre le fils du consul Pompeius et fait décerner le commandement de la guerre contre Mithridate à Marius. Ce dernier envoie aussitôt deux tribuns militaires à Sulla, qui entraînait à Nola son armée déjà forte de 35.000 hommes: les tribuns sont massacrés par les troupes qui se mettent en route vers Rome où Marius avait commencé à libérer les esclaves pour s'en faire des combattants, et à égorger des amis de son rival. À l'approche de l'armée de Sulla, Sulpicius est tué, Marius et ses partisans s'enfuient de Rome (on connaît les tribulations de Marius durant cette fuite peu glorieuse), permettant ainsi aux nouveaux consuls, Octavius et Cinna, d'assumer leur exercice, et à Sulla de gagner l'Asie avec son armée.

Mais, peu après, Cinna prend les armes contre l'autre consul, qui arrive à le chasser de Rome et le fait remplacer. Apprenant que Cinna avait levé une armée, composée surtout d'italiotes, Marius vient se joindre à lui en s'attachant aussi des esclaves rendus libres. Ils entrent dans Rome, font tuer le consul Octavius, et Cinna reprend ses fonctions consulaires.

C'est essentiellement Marius, puis son fils, qui sont à l'origine des massacres qui vont ensanglanter Rome. Parmi les victimes connues, l'orateur Marc Antoine et Catulus Lutatius, qui avait partagé avec Marius le consulat et avait vaincu avec lui les Cimbres; mais aucune classe sociale n'était épargnée, ni les femmes ni les enfants,

devant la cruauté des esclaves embauchés par Marius, à tel point qu'une nuit Sertorius, le meilleur lieutenant de Marius, et Cinna lui-même, réunirent des troupes et massacrèrent à leur tour ces esclaves dans le camp où ils dormaient. Au moment où d'Asie arrivait la nouvelle des victoires de Sulla, Marius était nommé consul pour la septième fois, mais devait mourir 17 jours plus tard dans un délire plein d'hallucinations qui évoque pour le médecin un délirium tremens.

Que devient Sulla pendant ce temps ? Ses monnaies de guerre vont nous l'apprendre. D'aucun se sachant privé de son commandement aurait quitté ses troupes et se serait réfugié dans quelque contrée amie. Sulla, populaire dans son armée et stimulé au contraire par l'adversité, ne tient aucun compte de sa destitution et marche vers Athènes et Le Pirée, défendu par Aristion. Mais il fallait payer les troupes: une seule solution, utiliser les trésors de Delphes, d'Olympie et d'Épidaure pour frapper monnaie. Un denier représentera à l'avvers la tête diadémée de Vénus regardant Cupidon, à l'exergue L. SULLA; au revers, les instruments de sacrifice entre deux trophées avec en légende IMPER ITERVM. Cette monnaie, comme c'est souvent le cas pour des monnaies de guerre frappées loin des ateliers de Rome, est de gravure grossière.

Après la prise d'Athènes, Sulla se dirige vers la Béotie où il écrasera le satrape Archelaüs dans la plaine de Chéronée, offrant sa victoire « à Mars et à Vénus », puis nouvelle victoire à Orchomène qui conduit Mithridate à demander la paix. Ce dernier renonce à ses conquêtes et fournit à Sulla des navires qui l'aideront à regagner l'Italie avec ses troupes, largement payées en drachmes et en tétradrachmes écrit Plutarque.

Sulla pouvait donc regagner l'Italie: il embarque avec son armée à Dyrrachium et à Apollonia avec une flotte de 1200 voiles vers Brindes et Tarente, puis pénètre en Campanie. Là, il faut à nouveau des monnaies et c'est le questeur de son armée qui en est chargé, comme en témoigne la lettre Q figurant sur les deniers. Babelon pense que ceux-ci durent être frappés par les ateliers de Vibo Valentia, en raison de la similitude des revers avec ceux des anciennes monnaies grecques de cette cité représentant une double corne d'abondance. À l'avvers, c'est toujours la tête de Vénus, protectrice de Sulla, mais plus fine que celle qui avait été gravée en Illyrie et en Grèce durant la campagne. Les monnaies de bronze sont de type classique, mais avec la légende L. SULLA IMPE.

Pendant ce temps, on frappait à Rome le denier de C. Norbanus. Babelon et Crawford pensent qu'il s'agit du fils de C. Norbanus alors consul; le revers rappellerait l'approvisionnement de Rhégium assiégé par les Lucaniens durant la guerre Sociale. Mais il n'est pas impossible que, dans cette période troublée, ce soit le nom du consul lui-même qui figure sur le denier: caducée, faisceaux et épi de blé évoqueraient l'*imperium* et la sécurité du parti marianiste.

Successivement, Sulla et ses lieutenants battent l'armée du jeune Marius qui ira se réfugier dans Préneeste et s'y donnera la mort, puis le consul C. Norbanus qui ira s'enfermer dans Capoue. Quant à l'armée de l'autre consul, L. Cornelius Scipio, elle passe toute entière dans le camp de Sulla ! Ce que voyant, Carbon, autre chef marianiste, n'attendant pas cette éventualité, abandonne lui-même la nuit son armée pour faire voile vers l'Afrique.

Il ne restera comme obstacle pour pénétrer dans Rome que la présence d'une

armée samnite et d'une armée lucanienne, reliquats de la guerre Sociale barrant la Porte Colline: elles sont à leur tour défaites, et Sulla entre dans Rome où vont être affichées successivement trois listes de proscrits, 520 au total, qui seront tous pris et mis à mort. L'entrée triomphale de Sulla à Rome sera commémorée par le denier frappé par son pro-questeur L. Manlius Torquatus, représentant Rome à l'avvers (L. MANLI PRO Q.) et au revers Sulla sur un char triomphal (à l'exergue, L. SVLLA IM.).

Des partisans de Marius, un seul continuera le combat, en Gaule puis surtout en Espagne, Sertorius. Sulla enverra contre lui deux de ses lieutenants: Caius Valerius Flaccus, qui frappera monnaie grâce à un senatus consulte (*ex S.C.*), vraisemblablement à Marseille. Le droit montre la victoire ailée devant une étoile de mer; le revers, l'aigle légionnaire entre deux étendards portant les initiales H (*Hastati*) et P (*Principes*), devises de leurs cohortes. La guerre contre Sertorius se terminera en Espagne, sous les coups de Caius Annius, avec C. Tarquitius et L. Fabius qui sera appelé *Hispaniensis*. On retrouve sur les deniers les fonctions de ceux qui les ont frappés: ANNIVS PRO COS., TARQVITI Q. ou L. FABI HISP. Q., à l'avvers Anna Perenna déesse, sœur de Didon, évoquée par la famille Annia; au revers, char de Victoire au galop ou au pas sur deux deniers différents.

Ce survol de cette terrible guerre civile laisse à réfléchir sur la critique historique. Les auteurs modernes n'enlèvent pas à Marius ses qualités de chef de guerre, tout au moins jusqu'à la soixantaine, et sa popularité qui l'a conduit sept fois au consulat. Mais ils laissent entrevoir chez Sulla des qualités plus complètes, non seulement comme homme de guerre (il l'a montré en Afrique, en Asie, en Italie aussi bien contre les italiotes que contre les partisans de Marius), mais aussi comme diplomate (la capture de Jugurtha), enfin comme politique. On a insisté dans le passé sur la sévérité des proscriptions de Sulla, mais il sut les limiter dans le nombre et dans le temps, alors que les massacres édictés par Marius et ses partisans touchent à l'horreur car ils n'épargnaient personne, nombre d'innocents étant livrés aussi bien à des esclaves qu'à des italiotes descendus de leurs montagnes pour participer au carnage.

En fait, Marius fut le grand-oncle par alliance de César et le parti des *populares* qui le soutenait allait plus tard fournir de précieux alliés à César puis à Octave. Cela explique sans doute en partie que les historiens de l'époque julio-claudienne glorifièrent celui qui mourut âgé et délirant dans une ambiance de drame, à l'opposé de celui qui sut se défaire avant l'âge de toutes ses charges pour mourir en paix dans sa villa de Campanie.

Conspiration de Catilina

Sous le consulat de Cicéron faillit éclater une nouvelle guerre civile, pendant que Pompée se trouvait en Asie: c'est la conspiration de Catilina. Voyant que ses discours enflammés, les *Catilinaires*, ne remettaient pas dans le droit chemin l'orgueilleux Sergius Catilina, deux fois repoussé aux élections consulaires et décidé à prendre le pouvoir par la force, Cicéron met de côté ses principes stoïciens et fait arrêter et exécuter presque sans jugement en 63 les conjurés, complices de Catilina, qui se trouvent dans Rome. Au cours des mois suivants, Catilina et son lieutenant Manlius,

qui ont réussi à réunir en Étrurie des troupes formées surtout d'anciens vétérans de Sulla, y seront écrasés sur ordre du Sénat par l'autre consul, C. Antonius, après six mois de lutte (janvier 62).

Aucune monnaie ne reflète cet épisode peu glorieux de la République romaine, mais l'ambition de Sergius Catilina a pu se nourrir des qualités et du courage de ses ancêtres, rappelés par d'anciennes monnaies. Un parent de Catilina, M. Sergius Silus, monétaire en 116 ou 115, faisait graver au revers des deniers l'image de son grand-père à cheval qui, malgré la perte de son bras droit lors de la seconde guerre punique, continuait des combats victorieux: on le voit portant de sa main gauche une épée et la tête d'un ennemi ! Quant à Manlius, il appartenait lui aussi à une grande lignée patricienne, alors que Cicéron qui faisait obstacle à leur prise de pouvoir ne pouvait s'enorgueillir d'aucun héros dans ses ancêtres et même d'aucun magistrat monétaire, fonction dévolue aux patriciens; citoyen d'Arpinum, il n'était même pas né à Rome !

Guerre civile de César

Une grande guerre civile allait survenir douze ans plus tard, en 50, quand César, sans cesse victorieux en Gaule et en Germanie, entrera en conflit avec le Sénat et décidera de franchir le Rubicon. Il a déjà fait frapper pour ses armées une monnaie à partir de 58, date de sa victoire sur Arioviste et ses Germains: ce denier, abondamment trouvé en Gaule, semble avoir été frappé pendant huit ans. L'avers représente l'éléphant qui symbolise CAESAR écrasant un dragon ou un serpent; le revers, avec les instruments du culte, rappelle qu'il était *Pontifex Maximus*. D'autres monnaies prendront la suite pendant que César combat ses adversaires en Italie:

- denier avec Vénus, au revers Énée portant Anchise et le Palladium
- denier avec la tête de Vénus; au revers, la Gaule et Vercingétorix supportant un trophée, CAESAR à l'exergue
- buste de Vénus avec trophée gaulois au revers.

Pendant que César jetait les dés et franchissait le Rubicon, était frappé à Rome par Q. Sicinius un denier représentant au droit la tête de la Fortune (FORT.P.R.: *Fortuna Populi Romani*), palme et couronne rappelant les victoires et le triomphe de Pompée. On ne pouvait faire mieux pour contrer César !

Après l'abandon de Rome par les sénateurs, les consuls et Pompée, ce sont les questeurs qui vont frapper monnaie:

- d'abord Cneius Neri, questeur urbain: à l'avvers NERI Q. VRB et la tête de Saturne, au revers les noms des deux consuls en exercice, Cornelius Lentulus et Claudius Marcellus (L. LENT C. MARC COS) et de nouveau l'aigle légionnaire entre les étendards des cohortes *Hastati* et *Principes* ;

- ensuite une partie des pompéiens file avec Caton vers la Sicile et frappe un denier avec à l'avvers la méduse au centre du triskèle, au revers Jupiter portant le foudre et un aigle (LENT MAR COS);

- l'autre partie se rend en Illyrie où sera frappé un denier représentant Apollon (L. LENT C. MARC COS) et, au revers, Jupiter comme sur le précédent avec la lettre Q rappelant le rôle du questeur dans cette frappe;

- pendant que l'armée de Pompée reste en face de celle de César en Illyrie puis en Thessalie, Caecilius Metellus Pius Scipio, beau-père de Pompée et gouverneur de Syrie, s'adjuge le titre d'*imperator* et se met en route avec deux légions et des troupes d'Asie pour rejoindre son gendre en Thessalie. Pour payer ses troupes, il fait frapper des deniers avec le buste de Jupiter Pluvius et, au revers, Diane d'Éphèse et le nom des deux consuls L. LENTVLVS et MARC COS.

Après la défaite de Pharsale et la mort tragique de Pompée, le consul Lentulus et le questeur Neriùs, qui l'avaient accompagné en Égypte, y seront emprisonnés et tués à leur tour par ordre du roi Ptolémée. Il reste à César à combattre les partisans de Pompée réfugiés en Afrique, en Espagne et en Sicile. Il fait alors frapper une autre monnaie, rappelant sa générosité pour ses soldats vainqueurs: à l'avèrs Cérés (COS.TERT.DICT.ITER.), au revers les instruments de sacrifice (AVGVR PONT. MAX.), dans le champ les lettres D (*donum*) ou M (*munus*).

En Tunisie, où ses adversaires complètent leurs armées, Caecilius Metellus Scipio, beau-père de Pompée, fait frapper des deniers:

- tête laurée de Jupiter (Q. METEL.PIVS), au revers éléphant (SCIPIO IMP.)

- tête de l'Afrique (Q. METELL.), au revers Hercule (EPIVVS LEG.F.C.). Eppius était un des lieutenants de Scipio Metellus; César lui accordera son pardon après la bataille de Thapsus.

M. Porcius Cato (Caton d'Utique), qui avait rang de pro-préteur en Sicile mais dut quitter l'île pour gagner l'Afrique, fait lui aussi frapper monnaie:

- à l'avèrs du denier, buste de la liberté (M. CATO PRO PR.), au revers la Victoire assise (VICTRIX);

- le quinaire représente un jeune homme et au revers la Victoire.

Metellus Scipio mourra à la fin de la bataille de Thapsus et Caton, réfugié à Utique, s'y donnera la mort.

Il ne reste à César qu'à combattre en Espagne les fils de Pompée. Durant cette dernière étape de la guerre civile les lieutenants de César vont frapper deux dupondius:

- tête de Vénus, au revers Victoire ailée, Q. OPIVVS PR. (Quinctius Oppius Praefectus);

- buste ailé de la Victoire, CAESAR DIC.TER, au revers Pallas casquée, portant un trophée, six javelots et un bouclier à tête de Méduse, C. CLOVI PRAEF. (Caius Clovius Praefectus).

Ce sont des monnaies de guerre, plus frustes que celles qui sont frappées à Rome, et elles rappellent le style de certaines monnaies celibères.

Du côté pompéien, Cn. Calpurnius Piso, proquesteur de l'armée de Pompée en Espagne, fait frapper dès 49 avant J-C. un denier avec à l'avèrs la tête de Numa Pompilius, CN. PISO PRO Q., au revers proue de navire MAGN. PRO COS; et un as, avec Janus bifrons d'un côté, de frappe grossière, à l'espagnole, au revers une proue de navire IMP. PIVS. Après la mort du grand Pompée, son fils aîné, Cnaeus, fait frapper un denier avec Rome casquée à l'avèrs, M. POBLICI LEG. PRO PR.; au revers, l'Espagne accueillant Cnaeus Pompée, CN. MAGNVS IMP.

À Rome, pendant la campagne de César en Espagne qui se terminera par la victoire de Munda et la mort de Cnaeus Pompée, le magistrat monétaire Lollius

Palikanus fera frapper en 45 deux deniers rappelant le courage de son père, tribun sous Sulla, et qui essaya devant le dictateur de conserver aux tribuns de la plèbe le plus de pouvoir possible:

- à l'avers de l'un, l'Honneur (HONORIS), au revers, chaise curule entre deux épis (PALIKANVS);

- à l'avers de l'autre, la Liberté (LIBERTATIS), au revers, la tribune aux harangues, réservée aux tribuns, sur des colonnes rostrales (PALIKANVS).

Ainsi se retrouve à la fin de cette dernière guerre civile l'opposition entre les *optimates* qui ont soutenu en majorité Sulla, et dont les représentants sont devenus les pompéiens, et les *populares* passés du parti de Marius à celui de César son petit-neveu. Ce dernier, qui n'avait pas voulu rappeler dans ses premiers triomphes ses victoires sur Pompée ou d'autres romains, ne fera pas de même après sa dernière campagne. Sa victoire de Munda sera célébrée dans son triomphe de 45 avant J-C., et il permettra que L. Papius Celsus représente à l'avers d'un denier la tête laurée de *Triumphus* et un trophée.

Docteur Maurice ROUX
Association Numismatique de Toulon

L'ATELIER MONÉTAIRE D'ARLES sous l'Empire romain

Certains supposent que l'empereur Tacite (275-276), sénateur qui prétendait descendre du grand historien, a pu frapper monnaie à Arles: c'est en effet dans cette ville qu'on est tenté de situer un atelier de Gaule dont le différent est un A. Si l'on excepte cette hypothétique frappe de monnaies sous Tacite, il faut attendre le règne de Constantin pour voir s'ouvrir à Arles un atelier monétaire dont l'activité se poursuivra presque sans interruption jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident.

La victoire de Constantin sur Maxence au pont Milvius, en 312, lui livre les ateliers monétaires de Rome et d'Ostie, que contrôlait jusqu'alors son rival. Constantin repart en Gaule dès le début de 313, et il n'a aucune raison de maintenir en activité les deux ateliers voisins de Rome et d'Ostie: c'est pourquoi l'atelier d'Ostie, que Maxence avait ouvert par transfert de l'atelier de Carthage, ne frappe que cinq à six mois pour Constantin et son allié Licinius. Au début de 313, il est transféré à Arles, où la frappe monétaire ne semble pas avoir repris avant l'été 313: l'absence de monnayage au nom de Maximin Daza donne comme *terminus post quem* avril-mai 313; la présence de bustes consulaires sur certaines émissions prouve que la frappe a commencé avant la fin du troisième consulat de Constantin, donc avant la fin de 313¹. Aucune source littéraire n'atteste ce transfert, mais il est prouvé par des liens typologiques évidents entre les premières monnaies frappées à Arles et celles qui l'avaient été à Ostie: le revers SPQR OPTIMO PRINCIPI n'est plus frappé qu'à Arles en 313, or c'était le type le plus courant de l'atelier d'Ostie; et sur les monnaies au type SOLI INVICTO COMITI, on retrouve des variantes caractéristiques de l'atelier d'Ostie². De plus, à côté de revers aux types habituels (aux précédents, ajouter GENIO POP. ROM. ; MARTI CONSERVATORI ; PRINCIPI IVVENTVTIS), on remarque deux revers propres à l'atelier d'Arles qui célèbrent, comme l'a montré Laffranchi, le transfert de l'atelier à Arles: VTILITAS PVBLICA (soldat tenant une victoire sur un globe, qui reçoit l'Utilité sur une proue, tenant une balance et une corne d'abondance); PROVIDENTIAE AVGG. (femme sur une proue de navire tenant une corne d'abondance et reçue par la ville d'Arles). Sur l'or, la frappe de solidi à légende VIRTVS AVGVSTI, représentant un lion et une massue, fait écho à la tradition herculéenne héritée d'Ostie; l'autre type de solidus, PRINCIPIS PROVIDENTISSIMI SAPIENTIA, avec les attributs de Minerve, célèbre la sagesse de l'empereur.

De 313 à 316, avant la nomination comme césars des fils de Constantin, on dénombre cinq émissions de monnaies de bronze auxquelles correspondent sept marques d'atelier. Quatre officines sont ouvertes, distinguées par les lettres P(rima), S(ecunda), T(ertia), Q(uarta). Jusqu'en 315 (cf. le R/ TRB. P. CONS. IIII PP. PROCONSVL), on lit donc à l'exergue du revers (P)ARL. À cette marque s'ajoutent, à partir de 315, des lettres dans le champ, de part et d'autre du motif de revers (S-F ; T-F ; M-F). L'introduction de ces lettres coïncide avec le dixième anniversaire du *dies imperii* de Constantin et à l'émission de monnaies formant des vœux pour son

vingtième anniversaire (VICTORIA AETERNA AVG. N. VOTIS XX). La signification exacte de ces lettres n'a pas encore pu, à ce jour, être élucidée: abréviation d'un slogan idéologique ou plus simplement marque de monnayeur ou de contrôle de la fabrication ? Aucune monnaie de la dernière émission ne porte le nom de Licinius et la numérotation latine des officines y est remplacée par la numérotation grecque : cette émission correspond au début de la guerre civile entre Constantin et Licinius. Constantin passe à Arles l'été 316; c'est sans doute alors que Fausta lui donne un fils, Constantin II. À l'automne, il envahit la partie orientale de l'Empire gouvernée par Licinius, de langue *grecque*. À la fin de l'année 316 et en tout cas avant l'accord de Serdique avec Licinius (1-3-317), Constantin a nommé césars ses deux fils Crispus et Constantin II, qui frappent respectivement aux types PRINCIPIA IVVENTVTIS et CLARITAS REIPVB. ; les monnaies de Constantin sont frappées dans les quatre officines, celles de Crispus dans la quatrième, et celles de Constantin II dans la deuxième et parfois la troisième.

Après l'accord de Serdique, qui élève Licinius II au rang de César, Arles frappe aux noms des cinq empereurs, deux augustes et trois césars; dès 317, avant l'accord de Serdique, l'atelier d'Arles avait repris la numérotation latine des officines. Les augustes frappent des monnaies d'or (VIRTUS EXERCITVS GALL. pour Constantin et Licinius; FELICITAS PERPETVA SAECVLI, légende qui suggère que la réconciliation des augustes ouvre une ère de paix et de félicité, pour le seul Constantin). Pour les émissions de bronze, les officines se répartissent, en principe, de la manière suivante: P pour Constantin; S pour Constantin II; T pour Licinius I et II; Q pour Crispus. Mais cette répartition n'est pas toujours respectée: Constantin frappe parfois dans S, voire T et Q. Les Licinii conservent un type jovien (IOVI CONSERVATORI), Constantin le type solaire (SOLI INVICTO COMITI), Crispus PRINCIPIA IVVENTVTIS et Constantin II CLARITAS REIPVB.

En 318, plutôt qu'en 319-320, se situe une émission exceptionnelle de monnaies commémoratives aux noms de Claude le Gothique, prétendu ancêtre de Constantin, Constance Chlore, père de Constantin, et Maximien, père de la seconde épouse de Constantin Fausta: par ces monnaies, Constantin veut renforcer dans le peuple le sentiment dynastique (R/ REQVIES OPTIMOR. MERIT.). 318 marque aussi un tournant idéologique pour Constantin, qui se convertit réellement au christianisme. Dans la typologie monétaire, ce changement se traduit par la disparition du type solaire SOLI INVICTO COMITI et son remplacement en 319 par la légende VICTORIAE LAETAE PRINC. PERP. (deux victoires tenant une colonne où est inscrit VOT. PR.). La répartition des officines est moins nette que précédemment. Licinius conserve d'abord le type jovien IOVI CONSERVATORI AVG., mais, à la fin 319, le type aux victoires est adopté par tous les empereurs, puis remplacé au cours de l'année 320 par le type VIRTUS EXERCIT. qui inaugure une série de monnaies de vœux (enseigne portant VOT / XX), à l'occasion des *quindecennialia*. En 320-321, le type est modifié une première fois: CONSTANTINI (LICINI) AVG. VO / TIS / XX (en trois lignes)

ou CAESARVM NOSTRORVM VO / TIS / V.

L'officine P est dévolue à Constantin; S à Licinius I; T ou Q à Licinius II; T à Crispus et Q à Constantin II. Le type est modifié une seconde fois en 321 et à cette occasion

apparaît pour la première fois le titre spécifiquement monarchique de *Dominus* (le principat devient dominat): DN. CONSTANTINI MAX. AVG. et VOT / XX dans une couronne; DN. LICINI AVGVSTI (et même revers). Sur les monnaies des césars, la légende VOT / V est remplacée par VOT / X. En 322, Constantin fait frapper à son nom une monnaie qui commémore sa victoire sur les Sarmates à Campone en juin 322: SARMATIA DEVICTA, Victoire repoussant un captif. Par son monnayage, l'empereur informe le peuple... et fait sa propagande! À partir de 322, les Licinii disparaissent du monnayage d'Arles: c'est le début de la seconde guerre civile entre Constantin et Licinius, qui se terminera par la défaite et l'élimination de ce dernier (Andrinople en juillet 324, puis Chrysopolis en septembre). Outre la disparition des Licinii, trois faits nouveaux marquent l'année 324 :

- la nomination comme César du troisième fils de Constantin, Constance II (le 8-11-324);
- l'apparition d'un monnayage au nom d'Hélène, mère de Constantin, et de Fausta, femme de Constantin, toutes deux portant le titre d'*Augusta* ;
- des types monétaires nouveaux, à la Providence, avec au revers une porte de camp militaire: PROVIDENTIAE AVGG. pour Constantin (P, S)

PROVIDENTIAE CAESS. pour les 3 fils (T,Q, parfois S

Crispus)

SALVS (SPES) REIPUBLICAE pour Fausta (Q)

SECVRITAS REIPUBLICAE pour Hélène (T).

Au monnayage à légende PROVIDENTIAE est associé en 325 la frappe à la légende VIRTVS AVGG. ou VIRTVS CAESS. (même revers : porte de camp). En 326, un drame familial ensanglante la cour: Crispus est mis à mort, puis Fausta, quelques mois après son beau-fils. En 327 apparaît pour la dernière fois la tête laurée de Constantin: désormais il portera le diadème, nouveau signe du caractère spécifiquement monarchique du régime.

C'est sans doute en 328 qu'Arles reçoit, en plus de son nom traditionnel (*Arelas*, *Arelate*, *Arelatum*, *Arelatus*) la dénomination de *Constantina*. Arles n'a pas été débaptisée, mais a reçu un second nom ajouté au premier, comme l'indique le premier texte qui y fait allusion, en avril 450: une lettre adressée au pape par dix-neuf évêques du Midi pour demander le rétablissement des privilèges antiques d'Arles³. La numismatique permet d'établir que c'est sans doute en 328, plutôt qu'en 329, que Constantin, qui vient de remporter une victoire sur les Germains, lui ajoute ce deuxième nom: la marque ARL est remplacée par CONST, avec les lettres S-F dans le champ. C'est la dernière émission de Constantin à Arles dans quatre officines : à partir de 329 (T-F), il ne reste que les officines P S, les deux autres ont probablement été transférées dans la nouvelle capitale, l'autre ville de Constantin, Constantinople. Ce transfert a pu entraîner une suspension du monnayage de quelques mois. C'est en cette même année 329 que se placent les dernières émissions d'Hélène de son vivant; il faudrait donc placer sa mort en 329 et non en 330.

En 330, une réforme monétaire réduit le module des bronzes et introduit des types nouveaux :

GLORIA EXERCITVS, deux enseignes entre deux soldats face à face;

VRBS ROMA, tête de Rome; au revers, la louve et les jumeaux;

CONSTANTINOPOLIS, tête de Constantinople (inaugurée comme capitale le 11 mai 330); au revers, Victoire sur une poule.

Jusqu'à la mort de Constantin, on dénombre douze marques d'émissions, selon qu'il y a ou non un différent dans le champ (étoile, croissant, branche, couronne...). En 333, Constant, dernier fils de Constantin, est nommé César; en 335, le neveu de Constantin Delmace est promu au même rang. Enfin, en 336, le module des bronzes est à nouveau réduit, ce qui entraîne une simplification du type monétaire (une seule enseigne au revers); et en 336-337 se place une émission exceptionnelle de monnaies d'argent avec la marque CONST:

- un miliarensis (= 1 1/3 sil.) sans légende; R/ CONSTANTINVS CAESAR 4 enseignes
- un triple miliarensis (= 4 sil. = 1/6 de solidus) de Constantin I: AVGVSTVS; R/ CAE-SAR;

- un triple miliarensis de Constantin II : CAESAR; R/ XX dans une couronne.

Constantin meurt le 22 mai 337 près de Nicomédie, où il préparait la guerre contre les Perses. Une sédition militaire à Constantinople élimine rapidement la branche collatérale de la famille constantinienne: Delmace, son père (frère de Constantin), son frère Hannibalien devenu roi d'Arménie, et Jules Constance, deuxième frère de Constantin. Seuls les deux fils de Jules Constance Gallus (11 ans) et Julien (6 ans) échappent au massacre. Durant quatre mois Constantin II, Constance II et Constant maintiennent le statu quo et frappent avec le titre de Césars (différent O). Le 9 septembre 337, les trois frères se proclament Augustes.

Dans le partage du monde romain qui s'ensuit, Constantin II obtient la partie occidentale (Espagne, Bretagne, Gaule); Constant, la partie centrale (Italie, Balkans, Afrique); Constance II, la partie orientale, de l'Asie mineure à la Cyrénaïque. Du 9 septembre 337 jusqu'en avril 340, l'atelier d'Arles continue de frapper des petits bronzes aux types GLORIA EXERCITVS, ROMA et CONSTANTINOPOLIS, en conservant la marque P(S)CONST, avec un différent dans le champ (O, croissant, X, N); puis P(S)CON (différent N, X). Parallèlement sont frappées des monnaies posthumes au nom de Constantin: DIVO CONSTANTINO P. et au revers AETERNA PIETAS, ou, sans légende, l'empereur voilé dans un quadrigé, une main céleste se tendant vers lui.

Mais Constantin II et Constant entrent très vite en conflit: au début de 340, Constantin II passe les Alpes et envahit l'Italie. Il est tué dans une embuscade près d'Aquilée, au mois de mars. Aussitôt l'atelier d'Arles, passé sous le contrôle de Constant, reprend sa marque P(S)ARL différent M; I; G): l'abandon du deuxième nom *Constantina* doit correspondre à la volonté de faire oublier le nom de Constantin (II). La frappe des monnaies posthumes de Constantin I est arrêtée.

Dans la période suivante, du printemps 340 au 19 janvier 350, la première officine de l'atelier d'Arles frappe quelques monnaies d'or:

- un solidus au nom de Constance II (GAVDIVM POPVLI ROMANI);
- des semisses au nom de Constant (même légende: des solidi à ce type ont dû être frappés aussi au nom de Constant) et peut-être aussi au nom de Constance II (VICTORIA AVGVSTORVM);
- des pièces de neuf siliques aux noms des deux empereurs et au type des semisses

de Constance II⁴.

En argent, les deux officines frappent des siliques (3,4 g.) au type de la Victoire, comme les pièces de 9 siliques (VICTORIA AVGG. NN., puis VICTORIA DD. NN. AVGG.). Pour le bronze/billon, une première réforme monétaire remplace en 347 le type militaire GLORIA EXERCITVS par celui de la Victoire: c'est le *centenionalis communis*⁵, avec au revers VICTORIAE DD. AVG. Q. NN., deux Victoires se faisant face, tenant une couronne et une palme. L'idéologie de la Victoire impériale s'exprime sur tout le monnayage: or, argent, bronze/billon. Sur les monnaies de bronze/billon, on distingue huit marques d'émission pour les années 347-348, ce qui prouve l'importance de la fabrication monétaire. Dès 348, une nouvelle réforme introduit un nouveau slogan politique promis à un grand avenir (FEL. TEMP. REPARATIO) et rétablit une monnaie de bronze lourde (5,26 g.; diam. 22-23 mm. au lieu de 1,65 g. et 15-16 mm.): c'est (?) la *maiorina pecunia*⁵.

Une première série représente l'empereur en habit militaire sur une galère, tenant un phénix sur un globe et le labarum, la Victoire gouvernant la galère;

- le 3/4 (4,25 g.; 20-22 mm.): soldat qui tire un jeune barbare d'une hutte adossée à un arbre;

- le 1/2 (2,42 g.; 16-18 mm.): phénix sur son bûcher ou sur un globe.

La seconde série ajoute la marque A derrière le buste de l'empereur à l'avvers. On trouve le même type de *maiorina* que précédemment, où la Victoire remplace parfois le phénix sur le globe tenu par l'empereur, et un autre type, où un soldat transperce un cavalier ennemi tombé à terre.

Au début de l'année 350, le général Magnence se révolte à Autun et prend le titre d'auguste. Constant essaie de se réfugier en Espagne, mais il est arrêté et tué (18 janvier). Magnence frappe d'abord, à son seul nom, dans la première officine, des monnaies d'or (solidus au type GLORIA ET REPARATIO TEMPORVM, l'empereur en tenue militaire, tenant une Victoire sur un globe et un étendard; et au type VICTORIA AVG. LIB. ROMANOR., associant la Victoire et la Liberté qui soutiennent un trophée); dans les deux officines, des billons/ bronzes (5,07 g.; 22-23 mm.) à légende FEL. TEMP. REPARATIO (soldat transperçant un cavalier tombé à terre) et FELICITAS REIPVBLICE (l'empereur en tenue militaire tenant une Victoire sur un globe et un étendard). Assez rapidement un accord politique a dû être conclu entre Magnence et Constance II, puisque des monnaies au nom de ce dernier sont à nouveau émises par l'atelier d'Arles qui frappe en même temps :

- des monnaies au nom de Constance II, au type FEL. TEMP. REPARATIO, surtout dans la première officine (on ne dénombre pas moins de six marques d'atelier: les fabrications ont dû s'étaler sur plusieurs mois);

- des monnaies au nom de Magnence, au type GLORIA ROMANORVM: cavalier qui transperce un barbare agenouillé (huit marques d'atelier).

Cependant, au printemps 351, c'est la rupture entre Constance II et Magnence, qui élève son frère Décence au rang de César (en réponse à la nomination de Gallus le 15 mars ?) et ne reconnaît plus Constance, dont le nom disparaît du monnayage d'Arles. Les monnaies d'or, toujours au type VICTORIA AVG. LIB. ROMANOR., ne portent que le nom de Magnence. En revanche, les espèces d'argent sont au nom de Magnence (*miliarensis* lourd et léger, siliques) et de Décence (*miliarensis* lourd, seconde

officine), de même que les bronzes/ billons:

- Première série: A derrière le buste de l'avvers; le poids passe de 4,59 à 4,21 g. VICTORIAE DD. NN. AVG. ET CAES., deux Victoires tenant une couronne où est inscrit VOT / V / MVLT / X (trois variétés, plusieurs émissions pour les variétés 2 et 3).

- Deuxième série, sans lettre à l'avvers, qui correspond à l'ouverture d'une troisième officine: SALVS DD. NN. AVG. ET CAES., grand chrisme accosté d'un alpha et d'un oméga; trois modules, au nom des deux frères:

- 8,33 g. 26-27 mm. (tentative de rétablir un GB sans argent);

- 6,67 g. 23-25 mm. (bas billon jusqu'à l'automne 352);

- 4,46 g. 20-21 mm.

S'agit-il de valeurs différentes ou plutôt de dévaluations successives correspondant à l'affaiblissement de la position de Magnence ? Le 28 septembre 351, à Mursa en Illyrie, Magnence a été battu par Constance, qui occupe l'Italie et l'Afrique en 352. En juillet 353, Constance franchit les Alpes au Mont Genève et bat Magnence à Mons Seleucus. Magnence est abandonné par ses soldats et se suicide à Lyon le 11 août; à l'annonce de cette nouvelle, Décence se suicide à son tour, le 18 août, à Sens. Constance est alors seul maître de l'Empire, avec son cousin Gallus qui, sous le nom de Constance Galle, a été nommé César.

Retrouvant le contrôle de l'atelier monétaire d'Arles, Constance II y frappe d'abord, à son nom et à celui de Constance Galle, des siliques d'argent (VOTIS / XXX / MVLT / XXXX; sans légende, étoile dans une couronne pour Gallus ?) et quelques bronzes/ billons au type FEL. TEMP. REPARATIO (4,34 g. 20-21 mm.). Ces émissions ne correspondent qu'à une marque d'atelier pour l'argent et deux marques pour le bronze. En effet, Constance a dû redonner très vite à la ville son second nom, *Constantina*, plutôt que *Constantia*⁶: au moins dès le 10 octobre, Constance est à Arles; il y donne des jeux au théâtre et au cirque en l'honneur de son trentième anniversaire de règne, et il y passe l'hiver, au moins jusqu'au premier janvier 354 (Ammien Marcellin 14,5,1). C'est certainement à l'occasion de ce séjour que l'atelier monétaire change sa marque: CON. Pour l'argent, siliques aux noms de Constance et Gallus, aux mêmes types que précédemment P(S,T)CON⁷. En bronze/ billon, de poids diminué (2,48 g. 18- 19 mm.), marque D / CON, puis E / CON pour Constance II seulement: Constance Galle, qui avait mécontenté ses sujets, est appelé à Milan, arrêté, puis condamné et exécuté durant l'hiver 354. La marque E/PCON a donc dû être introduite en 354.

Le 6 novembre 355, Constance II s'associe comme César son cousin Julien (demi-frère de Gallus), à qui il confie le gouvernement de la Gaule menacée par les barbares. Jusqu'au printemps 360 (période d'entente entre Constance et Julien), l'atelier d'Arles frappe des monnaies

- d'or (KONSA/, avec parfois un différent)

. multiples ou médaillons

GLORIA REIPUBLICAE, pour Constance, Rome et Constantinople tenant une couronne avec VOT / XXX / MVLT / XXXX (8,5 à 8,95 et 6,65 g.: double solidus, et solidus et demi);

pour Julien, même légende, mais Victoire tenant un bouclier avec l'inscription VOT / V / MVLT / X (13,49 g.: triple solidus);

GLORIA ROMANORVM, avec Rome et Constantinople, au nom de Julien, deux émissions (8,65 et 8,62 g.: double solidus);

FELIX ADVENTVS AVG. N. pour Constance, l'empereur levant la main droite, le manteau flottant derrière lui (6,65 g.: un solidus et demi);

. solidi : GLORIA REIPUBLICAE (type décrit *supra*)

VOT / XXX / MVLTV / XXXX ou VO / TIS / V pour l'auguste et le César, quatre émissions;

. semisses pour Julien: VICTORIA AVGVSTORVM, Victoire portant un bouclier inscrit VOT / V (2,17 à 2,2 g.)

. pièce de 9 siliques au type VICTORIA AVGVSTORVM, VOT / V pour Julien (1,65 g.); VOT / XXXX pour Constance (1,75 g.)

- d'argent : P(S,T)CON

. miliarensis lourd (4,91 à 5,3 g.)

CONSTANTIVS AVG. et quatre étendards (P,S)

DN. IVLIANVS (NOB.) CAES. et trois étendards (T)

. miliarensis léger (3,85 à 4,77 g.) VIRTVS EXERCITVS, un soldat P,S,T pour Constance; S pour Julien

. silique (3,4 g.) VOTIS / XXX / MVLTV / XXXX pour Constance

(P,S,T)

étoile, sans légende pour Julien (T)

. silique réduite (2,25 g.): étoile pour Julien (P; 1,93 g.)

VOTIS / XXX / MVLTV / XXXX P(S,T)CON ou CON pour Constance

VOTIS / V / MVLTV / X TCON ou CON pour Julien

- de bronze/ billon: P(S,T)CON pour Constance; T (rarement S)CON pour Julien: . 18-19 mm. 2,48 g. FEL. TEMP. REPARATIO PCON

. 16-17 mm. 2,26 g. au même type (dévaluation) M/PCON

. 15-16 mm. 1,96 g. SPES REIPUBLICAE, empereur en tenue militaire. Ce dernier type correspond à la réforme monétaire qui introduit les siliques réduites.

En 359, Constance prépare une grande expédition contre les Perses. Il demande à Julien de lui envoyer des troupes. Mais les soldats de Julien ne veulent pas passer sur le front oriental, ils se révoltent et proclament Julien auguste à Lutèce en février 360. Julien écrit à son cousin pour le prier de le reconnaître et tente de négocier avec lui. L'atelier d'Arles continue donc à frapper des monnaies aux noms des deux empereurs, tous deux augustes:

- des solidi au type GLORIA REIPUBLICAE, comme précédemment (deux émissions et variantes);

- des pièces de 9 siliques au type VICTORIA AVGVSTORVM, retrouvées seulement pour Julien, avec VOT / X au lieu de VOT / V;

- en argent, comme précédemment, le miliarensis léger (VIRTVS EXERCITVM) et la silique;

- en bronze, le type SPES REIPUBLICAE, dans les trois officines.

Mais, durant l'hiver 360-361, près de Bâle, Julien fait prêter serment en son nom à l'armée et aux fonctionnaires: la rupture entre les deux cousins est consommée. Julien

quitte Bâle au milieu de 361, conquiert l'Italie et s'avance dans l'Illyricum. Constance quitte le front perse pour marcher contre son cousin. Mais il est pris de fièvres à Tarse en Cilicie, et meurt à Mopsucrène le 3 novembre 361. Julien reste donc seul empereur. Ses monnaies émises après la rupture avec Constance présentent toutes une effigie barbue, à la manière des *philosophes païens*, alors qu'il était imberbe sur les précédentes.

Les solidi adoptent un nouveau type vantant la valeur de l'armée des Gaules, à laquelle Julien doit le pouvoir (VIRTVS EXERC. GALL., soldat tenant un trophée et posant la main droite sur la tête d'un prisonnier à genoux; aigle dans le champ, comme sur la dernière émission des solidi précédents). En argent, avec la marque P(S,T)CONST, Julien frappe

- peut-être un miliarensis lourd attesté par un ouvrage du XVII^e s. (RIC 305, à confirmer);

- un miliarensis léger (4,09 à 4,6 g.) au type VIRTVS EXERCITVS, soldat et aigle dans le champ;

- la siliqua réduite: VOT / X / MVLX XX dans une couronne à médaillon contenant un aigle ou un point.

En bronze/ billon, deux types nouveaux sont introduits :

- une monnaie lourde, comparable à celles de Magnence (27-28 mm. 8,23 g.), à légende SECVRITAS REIPVB., taureau (bœuf Apis ?) surmonté de deux étoiles (deux variétés de revers: sans aigle, puis avec aigle dans le champ; au total, cinq marques d'émissions);

- un bronze de 18-19 mm. et 2,93 g., dont le type de revers reprend celui des siliques (VOT / X / MVLX XX).

En 363, Julien reprend le projet d'expédition contre les Perses. En mars, il marche sur Ctésiphon; mais, le 16 juin, il doit battre en retraite. Il est blessé dans une escarmouche avec les Perses et meurt le 26 juin.

Le 27 juin 363, le capitaine de la garde impériale, le chrétien Jovien, est proclamé empereur. Il conclut une paix peu honorable avec les Perses et se retire, mais il meurt accidentellement, asphyxié dans sa chambre, à Dadastana, en Galatie, le 17 février 364. Il avait frappé à Arles, seul atelier de Gaule en activité sous son court règne, de très rares solidi à légende SECVRITAS REIPVBLICAE, Rome et Constantinople face à face, tenant une couronne où est inscrit VOT / V / MVLX / X (KONSA/); de très rares miliarenses légers (3,75 à 3,77 g.) à légende RESTITVTOR REIP., l'empereur en habit militaire, tenant le labarum de la main droite, et une Victoire sur un globe dans la main gauche (PCONST); de rares siliques à 3,18 g. (R/ VOT / V / MVLX / X dans une couronne, SCONST); des siliques réduites au revers VOT / X / MVLX / XX (reprise d'un coin de revers de Julien ?) et surtout VOT / V / MVLX / X; enfin, des bronzes de 18-19 mm. et 2,89 g. (PCONST), au type VOT / V / MVLX / X dans une couronne, et au type, extrêmement rare, du miliarensis léger : RESTITVTOR REIP.

Le 25 février, à Nicée, l'armée nomme auguste un officier pannonien, Valentinien. Un mois plus tard, celui-ci s'associe son frère Valens, en lui confiant, avec le titre d'auguste, la partie orientale de l'Empire. Le mon- nayage de l'atelier d'Arles est lié à celui de Lyon. Dans une première période, jusqu'à la nomination de Gratien comme auguste, le 24 août 367, Arles frappe:

- des solidi aux noms des deux augustes: RESTITVTOR REIPVBLICAE, l'empereur tenant le labarum et une Victoire sur un globe (KONSA/; deux émissions);
- en argent:

• un multiple donné par Cohen (n°73 = RIC 2), au nom de Valens, qui ferait le poids de trois miliarenses légers: VIRTVS EXERCITVS, soldat PCON;

• le miliarensis lourd aux noms des deux empereurs (4,95 à 5,1 g.): SALVS REIPVBLICAE, quatre enseignes S(T)CON;

• le miliarensis léger au nom de Valens (3,93 à 4,59 g.) au type du solidus (et du miliarensis léger de Jovien: noter la continuité dans les légendes monétaires, destinée à suggérer une continuité politique ?) RESTITVTOR REIP. P(T)CONST;

au type du multiple

précédemment décrit (4 à 4,2 g.); deux marques PCON (*);

• la silique au type RESTITVTOR REIP. (cf. *supra*), dans les trois officines notées P,S,T puis OF I, II, III dans le champ, pour les deux empereurs;

- en bronze, on distingue trois types:

• GLORIA ROMANORVM, l'empereur tenant le labarum et tirant un captif (OF I, II, III puis P, S, T);

• RESTITVTOR REIP. (cf. *supra*), officines P(S,T)CONST;

• SECVRITAS REIPVBLICAE, Victoire tenant une couronne et une palme (OF I, II, III puis P, S, T).

Le 24 août 367, Gratien, fils de Valentinien I, est nommé auguste à l'âge de huit ans. L'atelier d'Arles frappera donc pour trois augustes jusqu'au 17 novembre 375 (mort de Valentinien I). Le monnayage en or est très limité, car, en Gaule, il se concentre à Trèves, capitale de Valentinien: des solidi au nom du seul Gratien et au type GLORIA NOVI SAECVLI, Gratien tenant le labarum surmonté d'une Victoire et une Victoire sur un globe, les Victoires le couronnant (KONSA/). Le monnayage d'argent n'est guère plus abondant (SMKAP):

- miliarensis lourd (5,05 à 5,68 g.) aux noms des trois empereurs: VOTIS / V / MVLTIS / X (puis VOTIS / X / MVLTIS / XV pour Valentinien);

- miliarensis léger (3,7 à 4,3 g.): VICTORIA AVGVSTORVM, Victoire inscrivant VOT / X / MVLT / XV sur un bouclier pour Valentinien et Valens; pour Gratien, VOT / V / MVLT / X dans une couronne de lauriers.

Apparemment, aucune silique n'a été frappée durant cette période, ce qui confirme que la frappe des métaux précieux se concentre à Trèves. En revanche, le monnayage de bronze est très abondant, aux types précédents pour Valentinien et Valens (GLORIA ROMANORVM et SECVRITAS REIPVBLICAE): cinq marques d'émission. Pour Gratien apparaît un monnayage nouveau, lié à celui du solidus précédemment décrit: GLORIA NOVI SAECVLI, l'empereur tenant le labarum. C'est Arles qui frappe le plus abondamment cette dernière monnaie, dont le type présente Gratien comme l'enfant destiné à accomplir les prophéties messianiques des Livres Sibyllins, et de la quatrième *Églogue* de Virgile, interprétée dans un sens chrétien depuis l'époque constantinienne. Gratien va rétablir le « nouveau siècle » de l'Âge d'or⁸. La légende de l'avers DN. GRATIANVS AVGG. AVG. (auguste des augustes) souligne sa légitimité et ses droits à la succession. Les types monétaires des ateliers italiens ne sont pas les mêmes. Or Ammien Marcellin (30,4) signale que les troupes

gauloises n'étaient pas d'une loyauté absolue à l'égard de Valentinien et qu'elles avaient même comploté, lors d'une maladie de Valentinien, pour choisir elles-mêmes un candidat à la succession. Rétabli, Valentinien se hâta de nommer auguste son fils et de l'imposer comme son successeur. Le monnayage décrit entre donc dans cette perspective de propagande dynastique. Avec la marque d'atelier CON, dans un premier temps, les officines P et S sont réservées aux *seniores Augusti*, et la troisième, T, à Gratien. Dans un deuxième temps, les trois officines frappent indistinctement pour les trois empereurs. Valentinien a dû mourir pendant cette deuxième phase des émissions, car ses monnaies sont beaucoup moins abondantes que celles de Valens et Gratien qui ont dû, eux, poursuivre ce monnayage après la mort de Valentinien. Le changement de titulature de Gratien (DN. GRATIANVS P.F. AVG.) doit se placer vers la fin ou à la fin de cette période.

Le 22 novembre 375, Gratien, qui gouverne l'Occident, doit accepter de se voir associer comme auguste son demi-frère Valentinien II, âgé de quatre ans (fils de Justine), avec la responsabilité de l'Italie et de l'Afrique. D'où une troisième période de monnayage, pour les trois nouveaux augustes, jusqu'à la mort de Valens le 9 août 378 à la bataille d'Andrinople. Le monnayage d'Arles ne comporte que des frappes de bronze qui prolongent le monnayage précédent. Gratien abandonne le type GLORIA NOVI SAECVLI pour adopter les types de Valentinien et Valens GLORIA ROMANORVM et SECVRITAS REIPVBLICAE. Comme à Lyon, les monnaies de Valentinien II, aux mêmes types, n'apparaissent pas tout de suite: une émission propre à Valens et à Gratien (EIC /PCON) se place entre l'émission qui prolonge celle commencée du vivant de Valentinien I (PCON) et celle où apparaît Valentinien II (VIA /PCON).

La quatrième période va du 9 août 378 au 25 août 383. Le 19 janvier 379, Gratien nomme auguste pour l'Orient, en remplacement de Valens, un général espagnol, Théodose. On ne frappe plus à Arles que des monnaies de bronze, et, semble-t-il, de manière intermittente. Une première émission distingue les officines et les types par rang d'ancienneté des augustes :

VIRTVS ROMANORVM, Rome assise pour Gratien (PCON);

VICTORIA AVGGG., Victoire tenant une couronne et une palme pour Valentinien II (SCON);

CONCORDIA AVGGG., Constantinople assise pour Théodose (TCON).

Une seconde émission introduit des bronzes plus grands (Æ 2) à légende REPARATIO REIPVB., l'Empereur relevant une femme à tête tourelée (une ville ?) et tenant la Victoire sur un globe. Les trois empereurs frappent au même type et indistinctement dans les trois officines; mais les monnaies de Théodose sont plus rares que celles de Gratien ou Valentinien II. On note enfin une émission de tout petits bronzes (Æ 4) au nom du seul Gratien (VOT / XV / MVLT / XX dans une couronne de lauriers). En 383, Maxime, chef des troupes de Bretagne, se révolte et passe en Gaule. Abandonné par ses soldats, Gratien est arrêté à Lyon et tué (25 août 383).

Maxime est maître de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne. Valentinien II et sa mère conservent l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique; Théodose, l'Orient. En 387, Maxime nomme auguste son fils Victor, attaque l'Italie et occupe l'Afrique. Valentinien II et

Justine se réfugient en Illyrie et demandent l'aide de Théodose. Ce dernier, qui, dès le mois d'août 383, avait conféré le titre d'auguste à son fils Arcadius, épouse en 387 une sœur de Valentinien II; puis, en août 388, il triomphe de Maxime en Pannonie et le fait exécuter, avec Victor. Du 25 août 383 au 28 août 388, l'atelier d'Arles n'avait frappé qu'aux noms des usurpateurs: des solidi au nom du seul Maxime, antérieurs à l'élévation de Victor; aucune silique d'argent (il en existe pour Trèves et Milan). En revanche, pour le bronze, Arles est le principal atelier des Gaules sous Maxime:

Æ 2 à légende REPARATIO REIPVB., qui prolonge le monnayage précédent; et à légende VICTORIA AVGG., l'empereur tenant une Victoire sur un globe et une enseigne;

Æ 4 (14-16 mm.), à légende VO / TIS / V dans une couronne de laurier, sans doute frappé au début de l'usurpation;

à légende SPES ROMANORVM, porte de camp militaire (plus petit module, 12-13 mm.), frappé aux noms de Maxime et Victor.

De la mort de Maxime (28-8-388) à celle de Valentinien II (15-5-392), nous retrouvons trois augustes: Valentinien II, Théodose et Arcadius. Les frappes de l'atelier d'Arles se limitent à de tout petits bronzes (12-13 mm.) au type VICTORIA AVGGG., Victoire avançant avec une couronne et une palme, pour les trois augustes. Valentinien II frappe surtout dans la première officine; Théodose, dans la deuxième et Arcadius dans la troisième. Mais cette répartition n'est pas rigoureuse.

Le franc Arbogast, à qui Théodose avait confié la garde du jeune Valentinien II, fait tuer - ou accule au suicide - ce dernier (15-5-392), et il confère la pourpre au rhéteur Eugène (22-8-392). Eugène s'empare de l'Italie et de l'Afrique en 393, et il rétablit le statut de la religion païenne. Sur le plan numismatique, il continue à son nom le monnayage au type de la Victoire; le fait que ses monnaies conservent les trois G (AVGGG.) laisse supposer qu'il a dû prolonger en même temps la frappe des monnaies de Théodose et d'Arcadius. Mais rien ne permet de distinguer ces monnaies de celles frappées avant son usurpation. Le 6 septembre 394, il est vaincu par Théodose à la bataille de la Rivière Froide, et mis à mort. On connaît quelques rares monnaies d'Arles au type de la Victoire et au nom d'Honorius, élevé au rang d'auguste par son père Théodose le 22 janvier 393 (?): elles ont sans doute été frappées après la chute d'Eugène et avant la mort de Théodose, le 17 janvier 395.

À la mort de Théodose, l'Empire est définitivement partagé: Arcadius gouverne l'Orient et Honorius, sous le tutorat de Stilicon, l'Occident. Jusqu'en 402, l'atelier d'Arles continue la frappe des petits bronzes au type de la Victoire, aux noms d'Arcadius et Honorius (LRBC 571-572). Il a peut-être frappé quelques siliques - ou demi-siliques - au nom d'Honorius (voir J.W. Pearce n°20, *art. cit.*, 1932, p.203: type VICTORIA AVGGG., marque CONT; monnaie signalée par T.W. Armitage, *ibid.* 1933, p.48, et qui demande confirmation). En aurait-il frappé au nom d'Arcadius? Les relations se tendent très vite entre les cours de Constantinople et Milan: Stilicon essaie, mais en vain, de se faire reconnaître comme régent par les deux parties de l'Empire, et il se heurte aux ministres d'Arcadius (Rufin, Eutrope), puis à la politique anti-germanique de la cour d'Orient.

En 406, la (Grande) Bretagne est envahie par les barbares. Le général qui y

commande les troupes romaines se révolte, prend le titre de Constantin III et, au printemps de 407, passe en Gaule, elle-même envahie depuis le 31 décembre 406. L'armée des Gaules le reconnaît. Il a peut-être frappé des solidi à Arles avant la mort d'Arcadius (1 mai 408)⁹. En tout cas, à partir de mai-juin 408, l'atelier d'Arles, devenue capitale de l'usurpateur et sans doute déjà siège de la préfecture du prétoire des Gaules, connaît un regain d'activité et frappe au nom de l'usurpateur:

en or : solidus au type VICTORIAAAVGGG. (Lafaurie n°12 et 12a; marque AIR/COMOB);

triens au type VICTORIAAVGGG., Victoire marchant à droite, tenant une couronne et un globe (1,19 g.; Lafaurie n°13; marque AIR/ CONOB);

en argent, siliques à légende VICTORIAAAVGGG., Rome assise (Lafaurie n°14; marque SMAR);

Les trois G au revers montrent que ce monnayage est antérieur à la rupture avec Honorius (juin-juillet). On remarquera que, curieusement, c'est le premier nom de la ville qui inspire les marques d'atelier: Constantin III reprend le nom d'*Arelas* au lieu de *Constantina*. Serait-ce une marque de bonne volonté à l'égard d'Honorius ? Constantin élève son fils Constant à la dignité de César et l'envoie soumettre l'Espagne. À la fin de l'année 408, il envoie une ambassade à Ravenne, où réside Honorius, pour se faire reconnaître (a-t-il déjà élevé Constant à la dignité d'auguste ?). Il obtient satisfaction au début de 409 car Honorius, menacé par Alaric, a besoin d'aide. En 410, Constantin entre en Italie, comme il l'avait promis à Honorius, mais pour combattre Alaric... ou pour s'emparer du pouvoir en complotant avec le maître des milices d'Honorius Allobic ? Honorius reçoit des troupes d'Orient et se débarrasse d'Allobic, si bien que Constantin rentre précipitamment en Gaule (Zosime 6,8,2). Constant a-t-il été nommé auguste peu avant la campagne d'Italie, en juillet 410 ? Entretemps, en 409, Géroce s'était révolté en Espagne contre Constantin et Constant. Il bat Constant et le poursuit en Gaule jusqu'à Vienne, où il le tue au début de 411. Puis il assiège Constantin dans Arles. Les généraux d'Honorius, Constance, futur époux de Galla Placidia (417) et empereur (421), et Ulfila passent alors les Alpes; Géroce s'enfuit et, à leur tour, ils assiègent Arles de juin à septembre 411. C'est sans doute à l'occasion de la campagne en Italie, à partir de juin-juillet 410, que l'atelier monétaire reprend le second nom de la ville, *Constantina* :

solidus au type précédent, mais dont le style va progressivement se dégrader (Lafaurie n°15; marque AIR/KOMOB: le K fait penser à la siliques);

triens au type précédent (Lafaurie n°16; marque AIR/KOMOB);

siliques au type précédent, au nom de Constantin (Lafaurie n°17) et de Constant auguste (Lafaurie n°18), marque KONT¹⁰.

Ce changement n'est pas innocent: en redonnant à sa capitale sa légitimité constantinienne, Constantin III se donne à lui-même une légitimité constantinienne et se met en valeur face au faible Honorius réfugié à Ravenne, la capitale de la peur. Cette reprise est particulièrement importante aussi au moment du siège de la ville. En septembre, Constantin est abandonné par ses alliés barbares; il perd tout espoir de

recevoir une armée de secours, se rend et se fait ordonner prêtre. Constance lui promet la vie sauve, mais Honorius le fait exécuter: il ne lui pardonnait pas le meurtre de ses parents en Espagne.

Toutefois, le parti séparatiste des nobles gaulois, qui ne veut pas se soumettre à la cour de Ravenne, s'entend avec les alliés rhénans de Constantin III. Et le noble Jovin est proclamé empereur à Mayence, avec l'appui du roi des Burgondes et du roi des Alains, par les Alamans et les Francs. Aussi Constance et Ulfila préférèrent-ils se retirer sans combattre. Jovin s'allie à Athaulf, roi des Goths, mais s'associe comme auguste, contre la volonté d'Athaulf, son frère Sébastien (412). Furieux, Athaulf s'accorde avec Honorius, fait décapiter Sébastien à Narbonne (début 413 ?) et assiège Jovin dans Valence. Finalement, Jovin est capturé et mis à mort par Dardanus, préfet d'Honorius en Gaule, à Narbonne, le 12 juin 413. De cette dernière usurpation, on connaît:

un solidus de Jovin: DN. IOVINVS P.F. AVG.; au revers, RESTITVTOR REIP., l'empereur en habit militaire, tenant un étendard et un globe surmonté d'une Victoire, posant le pied gauche sur un captif couché C.1 AIR / COMOB;

une silique à la même légende; au revers, Rome assise à gauche tenant un globe surmonté d'une Victoire, et une haste C.2 KONT¹¹;

une silique au nom de Sébastien DN. SEBASTIANVS P.F. AVG., revers identique au précédent, sauf légende VICTORIA AVGG. C.1 KONT (KON ou KON ?).

En 413, Honorius reprend donc possession de l'atelier d'Arles. Il n'y frappera que des petits bronzes au type GLORIA ROMANORVM, l'empereur de face, tête à droite, tenant le labarum et appuyant sa main gauche sur son bouclier (LRBC 573-574), avec la marque PCON ou simplement CON, ce qui laisserait supposer qu'une seule officine serait finalement restée en activité, ce qui était le cas sous les usurpateurs.

Honorius meurt à Ravenne en août 423. Son secrétaire Jean lui succède, mais Théodose II, fils d'Arcadius et empereur d'Orient, refuse de le reconnaître et envoie des troupes contre lui. Capturé à Ravenne au début de l'été 425, Jean est emmené à Aquilée, où il est mutilé puis mis à mort. Il avait frappé à Arles des petits bronzes au type de la Victoire (VICTORIA AVGG. PCON, LRBC 575). Valentinien III, fils de Constance III et Galla Placidia (demi-sœur d'Arcadius et Honorius), qui règne de 425 à 455, ne frappe pas monnaie à Arles.

Il faut attendre l'avènement d'Avit (9 juillet 455), descendant d'une noble famille gauloise, ancien préfet des Gaules, qui séjourne à Arles en 456, pour voir reprendre l'activité de l'atelier monétaire arlésien, parallèlement à celui de Milan. Avit ne semble y avoir frappé que des solidi : DN. AVITVS PERP. F. AVG. (variante DN. AVITVS P.P. P.F. AVG., C.6), et au revers VICTORIA AVGGG., Avit debout à droite, le pied gauche sur un captif, tenant de la main droite une croix, et de la gauche une Victoire sur un globe C.5 Sear 4230 AIR / COMOB. Les romains se révoltent contre lui quand il retire le bronze des toits des édifices publics pour payer ses alliés Goths. Il est battu à Placentia par le général Ricimer qui le dépose (le 17 octobre 456).

Environ six mois plus tard, en 457, un ami de Ricimer, Majorien, est nommé empereur. Il séjournera plusieurs fois dans la ville d'Arles (en 459, 460, 461), où il frappera des solidi au même revers qu'Avit: DN. IVLIVS MAIORIANVS P.F. AVG., buste casqué et cuirassé à droite, tenant une lance et un bouclier chrismé; revers

comme celui d'Avit, mais l'empereur pose son pied sur un serpent à tête humaine (cf. les solidi de Petronius Maximus en 455) et A | R / COMOB étoile C.1 Sear 4253. Arles est le seul atelier monétaire de Majorien hors d'Italie (Milan, Ravenne, Rome). Finalement, jaloux de Majorien, Ricimer le dépose à Tortona et le fait exécuter (461).

Le 19 novembre 461, environ quatre mois après la mort de Majorien, Ricimer fait proclamer empereur Sévère III, pantin entre ses mains. L'atelier d'Arles, qui reste ouvert avec ceux de Milan, Ravenne et Rome, continue à frapper des solidi au même revers que sous Majorien (DN. LIBIVS SEVERVS P.F. AVG. buste diadémé, drapé et cuirassé à droite, C.8 Sear 4258, même marque d'atelier sans l'étoile). Sévère meurt en 465, peut-être des œuvres de Ricimer, après un règne insignifiant. L'atelier d'Arles semble fermé sous les règnes d'Anthemius (467-472), Olybrius (472) et Glycerius (473-474). Il recommence à frapper sous les deux derniers empereurs de Rome.

Julius Nepos remplace Glycerius en juin 474. Il fait frapper à Arles, en activité avec les ateliers de Milan, Ravenne et Rome, des solidi d'un style byzantin (Rome se meurt, mais Constantinople résiste): DN. IVL. NEPOS P.F. AVG., buste casqué et cuirassé de face, tenant une lance et un bouclier (buste des empereurs byzantins depuis Théodose II, qui remonte à Constance II); au revers, VICTORIA AVGGG, la Victoire à gauche tenant une longue croix (type byzantin qui remonte lui aussi à Théodose II) A | R / COMOB C.6 ¹². Durant l'été 475, ses troupes barbares sont poussées à la révolte par Orestes, Maître des soldats. Nepos quitte Rome pour Ravenne; puis, le 28 août, il se réfugie en Dalmatie où il demeure comme un empereur en exil jusqu'à sa mort en 480.

Romulus Augustus, surnommé Augustulus (ironie du sort !), était le fils du général Orestes. Son père le proclame empereur à la fin du mois d'octobre 475, mais gouverne en son nom. Romulus frappe monnaie dans les ateliers d'Arles, Ravenne et Rome. On connaît des solidi d'Arles qui reproduisent le type byzantin de Julius Nepos, avec la même marque d'atelier: DN. ROMVLVS AVGVSTVS P.F. A; et revers VICTOIA AVGGG. (C.6). Tous les revers des derniers solidi sont au type de la Victoire des Augustes: incapables d'innover, les derniers empereurs romains s'attachent désespérément au mythe de la Victoire impériale, appuyée sur la foi chrétienne (la Croix). Les mercenaires barbares se révoltent à la fin du mois d'août 476 et proclament roi Odoacre. Orestes est capturé et décapité à Placentia; Augustulus peut se retirer dans sa villa de Campanie. Odoacre refuse de prendre le titre d'empereur et renvoie à Zénon, empereur de Constantinople, les insignes impériaux. C'est la fin de l'Empire d'Occident.

Nous avons suivi l'histoire de l'atelier monétaire d'Arles depuis son installation en 313, sous Constantin I, par transfert de l'atelier d'Ostie, jusqu'à la chute de l'Empire romain, avec une phase de grande activité durant un demi-siècle, jusqu'en 367. Ensuite, l'atelier connaît un léger déclin et se limite pratiquement à la frappe des monnaies de bronze, d'abord abondantes, puis plus rares: à partir de 388, il n'émet plus que des petits bronzes en quantité limitée. Sous les usurpateurs Constantin III et Jovin (408-413), il connaît un regain d'activité, avec des frappes d'or et d'argent. Puis il se limite à nouveau à la frappe de rares petits bronzes (413-425), avant d'être mis au chômage. À partir d'Avit, sous les derniers empereurs, Arles est le seul atelier

monétaire romain des Gaules et frappe des solidi d'or. En suivant l'histoire de son atelier monétaire, nous avons suivi aussi l'histoire de la ville d'Arles, ville de Constantin, dotée du deuxième nom *Constantina* à partir de 328, qui se prévaut de ce nom, ou qui le cache selon les circonstances politiques, capitale aussi de certains usurpateurs. Nous avons enfin suivi l'histoire du Bas-Empire, car *les monnaies racontent l'histoire* : moyen de communication et de propagande privilégié, sinon unique, dans l'Antiquité, elles nous révèlent les intentions politiques des princes, l'idéologie qu'ils veulent imposer. Elles nous ont aussi montré l'évolution du portrait romain antique vers le portrait byzantin.

Jean-Louis CHARLET

Groupe Numismatique Aixois

NOTES

1 Bibliographie: LAFFRANCHI, *RBN* 1921, 7-15; J.W. PEARCE, "The Roman Coinage from a.d. 364 to 423", *Numismatic Circular*, 1931-1933 (pour Arles, 1932, 201-205 et 296; 1933, 83 et 361-363); J. LAFAURIE, "La chronologie des monnaies de Constantin III et de Constant II", *RN* 1953, 37-65; P.M. BRUUN, *The Constantinian coinage of Arelate*, Helsinki 1953; P.V. HILL, J.P.C. KENT, R.A.G. CARSON, *Late Roman Bronze Coinage* (324-498), réimpression London, 1972 (= LRBC); R.I.C. t. VII (P.M. BRUUN, London 1966), t. VIII (J.P.C. KENT, London 1981), t. IX (J.W.E. PEARCE, London 1951). Mise au point récente sur la ville d'Arles à l'époque qui nous intéresse par P.A. FÉVRIER, "Arles aux IV^e et V^e siècles. Ville impériale et capitale régionale", *XXV Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina* (Ravenna, 5/15-3-1978), 127-158.

2 Cf. aussi la légende d'avvers IMP. C. CONSTANTINVS P.F. AVG., voir Bruun, p. 15 sqq.

3 MGH *epist.* III, 1, 12 p.19 lignes 12-14 (= PL 54, col. 882A): « Haec in tantum a[d] gloriosissime memoriae Constantino peculiariter honorata est ut ab eius uocabulo praeter proprium nomen, quo Arelas uocitatur, Constantina nomen acciperit ».

4 Constant a dû frapper aussi des semisses à ce type, à moins que la monnaie de Constance II présentée comme un semmiss soit en réalité une pièce de neuf siliques (le solidus vaut 18 miliarenses ou 24 siliques).

5 Il semble (cf. RIC VIII, p.60-65) que le *centenionalis communis* désigne les derniers petits bronzes/ billons constantiniens; la *maiorina pecunia* désignerait le bronze/ billon de module 2 frappé de 348 à 354 (ces deux espèces étant démonétisées par Cod. Theod. 9,23,1 daté de mars 356, ou 354 si l'on corrige le texte).

6 Le RIC, sans pouvoir s'appuyer sur le moindre document, propose le nom dérivé de celui de l'empereur, CONSTANTIA. Mais le nom de ville *Constantina* est attesté sous Constance II et peut-être même précisément à propos d'Arles, dans le texte du code théodosien mentionné n.5. Constance a voulu marquer le rétablissement de la légitimité constantinienne après l'usurpation de Magnus. Pour ce faire, il n'avait pas besoin de changer *Constantina* en *Constantia*.

7 Le miliarensis lourd au nom de Gallus, à marque KONSA/ (RIC 206) demande à être confirmé.

8 Sur la christianisation du mythe de l'âge d'or, voir notre *Création poétique dans le Cathemerinon de Prudence*, Paris 1982, p. 106-107. Dans une communication au colloque d'Erice sur la poésie latine tardive (6/12-12-1981) intitulée "Théologie, politique et rhétorique: la célébration poétique de Pâques à la cour de Valentinien et d'Honorius, d'après Ausone (*Versus Paschales*) et Claudien (*De saluatore*)", nous avons montré qu'Ausone appliquait avec une grande ingéniosité rhétorique le dogme de la Trinité à la situation politique des trois augustes Valentinien I, Valens et Gratien, ce dernier étant assimilé au Fils. Le poème d'Ausone, qu'il faut peut-être dater de la fête de Pâques 368, témoigne donc, en même temps que les revers monétaires de Gratien, de la même volonté politique de présenter le fils de Valentinien comme le Messie ramenant l'âge d'or sur la terre. Ce rapprochement, qui nous avait échappé en

1981, confirme l'une des thèses de notre communication: les *Versus Paschales* constituent un poème **officiel** de la cour de Valentinien.

9 Voir J. LAFAURIE, art. cit., p. 53 n°2, monnaie non revue.

10 PEARCE (art. cit., p. 203 n°20) mentionne une silique de Constant II portant la marque SMAR; cette lecture demande à être confirmée.

11 Cohen (n°3) donne, d'après Ennery, la marque KONST et PEARCE (art. cit. 1933, p. 83; voir aussi ? C.2) la marque CONT; ces lectures demandent à être confirmées.

12 Cohen (n°12 Tanini) décrit une silique attribuable à Arles: DN. IVL. NEPOS P.F. AVG. , buste diadémé à droite; R/ VOT V MVLX dans une couronne de laurier PCON; ce type est surprenant: s'agirait-il d'une silique de Julien mal lue ?

ILLUSTRATIONS



Sceau monétaire de l'atelier d'Arles (317)
(voir *RN* 1983, p.209-211)



Silique de Valentinien I
(RIC 6 b, 364 à 367)



Silique de Constantin III(407-411)

QUAND MALHERBE ENTRETENAIT PEIRESC DE NUMISMATIQUE

« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin »

(Consolation à M. du Périer, gentilhomme d'Aix-en-Provence ¹,
sur la mort de sa fille).

Si c'est avant tout par ces vers célèbres que le grand Malherbe a été immortalisé, il n'est pas sans intérêt toutefois de se pencher sur sa correspondance avec Peiresc, l'érudit provençal que les numismates connaissent fort bien ².

Dans ces nombreuses lettres qui couvrent une période de 22 ans, Malherbe évoque à différentes reprises la "passion" numismatique de Peiresc. L'on découvre ainsi plusieurs fois la joie du poète d'expédier à son ami des monnaies ou médailles obtenues à son intention:

« Si M. de Saint-Clair... me tient promesse, j'espère que je vous porterai quatre médailles ³ fort antiques. Mais j'ai peur que n'y connaissant non plus que moi, il n'estime beaucoup ce qui ne vaut guère », lui écrit-il le 14 octobre 1621, et il ajoute le 2 novembre ⁴:

« Les médailles que vous donne M. de Saint-Clair sont entre mes mains; mais je n'ai pas voulu les mettre dans ce paquet... Je vous les porterai moi-même, Dieu aidant, dans dix ou douze jours... Je n'oserais donner un hardi jugement en chose où je me connais si peu, mais certainement je ne crois pas que ce soit rien de bien rare. L'une est un Adrian ⁵ qui a pour son revers une femme, avec ce mot *fides* et un autre qui est effacé. Les deux autres sont de même grandeur et de même matière que nos doubles ⁶ de cuivre; il me semble que j'y ai lu *Constantinus*. Outre cela il y a une quatrième pièce, comme une tête de clou de cuivre, de la grandeur d'une médaille ordinaire, où il y a un aigle qui a les ailes ouvertes, que je n'estime du tout rien; mais à vous doctes ».

Bien que peu compétent, comme il l'avoue lui-même, Malherbe fit parvenir régulièrement des monnaies et des médailles à Peiresc durant des années. Le 10 octobre 1613, il évoque « une autre petite médaille d'or » qu'il avait confiée pour Peiresc au frère de celui-ci M. de Valavez, en précisant qu'il était en désaccord avec ce dernier quant à l'attribution, mais qu'ils étaient convenus l'un et l'autre de s'en remettre en dernier ressort au jugement de Peiresc qui « quel qu'il soit sera sans appel ». Quelques temps auparavant, en août de la même année, il avait adressé à son ami une médaille d'or commémorative de la construction de l'aqueduc de Rongy ⁷, médaille obtenue auprès du prévôt des marchands ⁸.

Ces envois n'étaient cependant pas à l'abri d'incidents. Un petit écu d'argent de la principauté de Sedan, adressé le 6 juin 1613, n'était toujours pas parvenu à destination le 20 août, et Malherbe se lamente craignant que le paquet n'ait été perdu. Car cette monnaie de Sedan est bien intéressante à maints égards. Arrêtons-nous y un instant.

Grand seigneur protestant, compagnon de guerre d'Henri IV, le vicomte de Turenne Henri de la Tour d'Auvergne avait épousé sous la pression du roi Charlotte de la Marck, duchesse de Bouillon⁹, héritière de la principauté ardennaise souveraine de Sedan qu'elle tenait de son frère Guillaume Robert, mort en janvier 1588¹⁰. En dépit de clauses testamentaires contraires, Henri de la Tour avait de par la volonté expresse du roi succédé à Charlotte lors de la mort de celle-ci en couches en 1594. Henri IV tenait en effet, pour des raisons d'équilibre politique, à conserver à Sedan son caractère de principauté protestante indépendante¹¹, mais toutefois alliée de la France aux marches du Royaume. C'est ainsi qu'Henri de la Tour, plus connu en histoire sous le nom de maréchal de Bouillon, se remaria avec Elisabeth d'Orange-Nassau, fille du Taciturne, qui lui donna de nombreux enfants, dont le célèbre duc de Bouillon de la Fronde et le plus célèbre encore maréchal de Turenne.

Dans les premières années de son règne, Henri IV avait toléré que le maréchal de Bouillon frappât monnaie pour Sedan, privilège suspendu lorsque le duc, entraîné par son compère Biron, conspira contre son souverain¹². On sait que la faiblesse politique de la régente Marie de Médicis incita les "Grands" à se révolter au début du règne de Louis XIII. Comploter "professionnel" si l'on peut dire, le maréchal de Bouillon faisait naturellement partie des insurgés et, dans la période particulièrement agitée des années 1613-1615, il en profita pour battre de nombreuses monnaies, pour la plupart imitées des espèces alors en vigueur dans l'Empire et les Pays-Bas espagnols voisins.

Ces émissions monétaires répondaient à un triple objectif :

- accroître sa puissance politique en réaffirmant ses droits souverains;
- payer les troupes qu'en compagnie des autres princes il avait levées contre la régente;
- augmenter ses revenus grâce à la redevance versée par le concessionnaire.

Malherbe stigmatise à bon droit cette attitude, laquelle dit-il « n'eût pas été de mise du temps du feu roi¹³; mais nous sommes en un temps où quod libet licet ». Rien ne saurait, mieux que ces quelques mots, décrire l'imbroglio politique de l'époque. De cette monnaie de Sedan, Malherbe donne une description précise. Il s'agit d'une « pièce d'argent de trente sous, qui est une monnaie qu'a fait battre M. du Bouillon. D'un côté il y a écrit : *Henricus de la Tour, dux Bullionaeus* ; et de l'autre : *Supremus Princeps Sedanensis*. En un de ses côtés il y a une aigle qui a les ailes et les jambes¹⁴ ouvertes; sous sa main droite il y a 1613, qui est l'année que la monnaie a été battue; et sous la gauche, XXX, c'est-à-dire trente sous, qui est la valeur de la pièce ».

La régente ne pouvait rester sans réaction. Quelques jours après l'ouverture des États Généraux qui avait été précédée de la majorité de Louis XIII¹⁵, elle édicta « le décri des pièces d'argent étrangères », Malherbe précisant d'ailleurs: « je crois que c'est principalement pour celles de M. de Nevers¹⁶ et de M. du Bouillon que l'on dit être fort mauvaises: toutefois je crois que tout y est compris » (lettre du 14 novembre 1614).

Cette même lettre est particulièrement intéressante, car elle éclaire aussi d'un jour nouveau les émissions monétaires de la princesse de Conty¹⁷. Fille du duc de Guise, Henri le Balafre, Louise-Marguerite de Lorraine (1577- 1631) était l'épouse du cousin germain du roi, François de Bourbon, prince de Conty¹⁸, et par ailleurs la protectrice

de Malherbe qui la cite très souvent dans son œuvre¹⁹. De sa mère, Catherine de Clèves, elle tenait en héritage le comté d'Eu où Richelieu l'exilera en 1631 et la principauté souveraine de Château-Renaud, limitrophe de celles d'Arches et de Sedan. Comme son cousin germain Charles de Gonzague²⁰, ainsi que son autre voisin le maréchal duc de Bouillon, elle fit également battre monnaie à la même époque en tant que souveraine de Château-Renaud, mais pour d'autres raisons. Elle était en effet intimement liée à la régente alors que Nevers et Bouillon étaient les adversaires résolus de cette dernière²¹.

Relisons ce qu'écrit Malherbe à ce sujet: « Je ne sais rien encore de ce fait plus particulier que ce que j'en ai ouï dire ce soir à la Reine. Madame la Princesse de Conty ayant dit là-dessus que les pièces qu'elle faisait frapper étaient fort bonnes²², j'ai pris l'occasion de lui en demander une, qu'elle m'a donnée tout aussitôt; vous la recevrez avec cette lettre. Elle en a en même temps donné une à la Reine et une à M. le commandeur de Sillery ».

Recoupements faits, il ne peut s'agir que de l'une des rares monnaies d'hommage frappées par Louise-Marguerite dans les semaines qui suivirent la mort de son mari François de Bourbon²³. Malherbe ayant précisé le 4 décembre que la monnaie en question était en or, on doit en déduire que cette pièce était une pistole d'or de 1614, aujourd'hui connue seulement à deux exemplaires, dont l'un au Cabinet des Médailles. Ne serait-il pas celui offert par Louise-Marguerite à Marie de Médicis ?

Peiresc s'intéresse vivement à la principauté de Château-Renaud au titre de laquelle la pistole est émise. Par deux fois Malherbe essaie de contenter sa soif de renseignements et nous constatons à cette occasion que la princesse de Conty elle-même connaît mal sa principauté. Y alla-t-elle jamais ? Aujourd'hui encore, après plus de trois siècles, nous ne sommes guère avancés dans la connaissance de Château-Renaud²⁴, dont le monnayage, durant la guerre de Trente Ans, fut sans commune mesure avec son importance politique²⁵.

Tels sont, sans oublier le rappel du vol dont Peiresc fut victime lors de son séjour à Paris en 1606, quelques-uns des propos spécifiquement numismatiques adressés par Malherbe à Peiresc. En sens inverse, la correspondance de Peiresc à Malherbe est encore plus riche sur ce plan, on s'en doute, le grand numismate étant demandeur. Seule la place nous manque pour évoquer ici cet indispensable et précieux supplément d'information.

Bornons-nous donc, pour en terminer, à signaler également au détour des pages quelques remarques de Malherbe bien utiles au numismate contemporain. Par exemple celles relatives au "stockage" du Trésor Royal à la Bastille, d'où la régente tire en mai 1614 un million et demi de livres pour « payer les princes », et en 1615 un million deux cent mille pour le voyage de Bayonne (mariage de Louis XIII); l'on y apprend en même temps que ces sommes sont transportées en espèces, à savoir des quarts d'écus d'argent. « L'argent fut tiré dans quarante charrettes qui portaient chacune trente mille livres en quarts d'écu » nous dit Malherbe. Le quart d'écu était ainsi la monnaie d'argent la plus répandue²⁶, ce qui correspond tout à fait à nos constatations actuelles, vu le nombre d'exemplaires de cette espèce encore existants.

Il y aurait bien sûr encore tant d'autres choses à dire, "extra- numismatiques", concernant Malherbe et la Provence, notamment quant à l'aventure de ses spéculations immobilières à Toulon. Mais, comme dirait l'autre, « ceci est une autre histoire ».

Christian CHARLET

NOTES

1 Ami de Malherbe, lequel avait vécu plusieurs années en Provence, du Périér était avocat au Parlement d'Aix.

2 Notamment grâce à la remarquable étude de M. l'ambassadeur Thiollier (*Annales du Groupe Numismatique de Provence* 1, 1986, p. 35-45).

3 Il s'agit naturellement de monnaies, le terme de médailles étant couramment utilisé au XVII^e siècle pour désigner les monnaies antiques.

4 Toutes les correspondances dont il est fait mention dans le présent article sont extraites des *Œuvres* de Malherbe, édition A. Adam, La Pléiade.

5 L'empereur romain Hadrien.

6 Double tournois. Monnaie de cuivre populaire frappée abondamment jusqu'en 1643 et qui circulait encore longtemps après (cf. lettre de Mme de Sévigné du 15 juin 1680).

7 Il s'agit de l'aqueduc de Cachan que Malherbe situe d'ailleurs entre Villejuif et Juvisy.

8 "L'ancêtre" du maire de Paris.

9 Il s'agissait d'un titre et non d'une possession, le duché de Bouillon appartenant alors aux évêques de Liège.

10 Ce prince conduisait l'armée des mercenaires protestants, les "reîtres", venus d'Allemagne pour secourir Henri de Navarre.

11 La principauté aurait dû échoir à la famille de Bourbon-Montpensier, cousins catholiques d'Henri IV, qui détenaient déjà la principauté souveraine des Dombes. Leur puissance politique en aurait été renforcée.

12 Malgré l'exécution du maréchal de Biron, Bouillon fomenta de nouvelles conjurations en 1605 et 1606, obligeant Henri IV à organiser deux expéditions militaires en Limousin puis à Sedan. Malherbe composa à ces occasions deux *Odes* pour célébrer les succès royaux.

13 Henri IV (cf. note précédente).

14 Malherbe emploie curieusement les termes humains de « jambe » et « main » pour un animal, au lieu de « patte » et « serres ». Il appelle aussi Henri de la Tour « M. du Bouillon » (sic !).

15 Respectivement 27 et 2 octobre 1614.

16 Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, prince souverain d'Arches, où il fonda en 1606 la ville nouvelle de Charleville.

17 Malgré l'écriture usuelle « Conti » déjà employée à l'époque, il convient,

comme l'a souligné A. Adam, de rétablir l'orthographe correcte «Conty», que respecte d'ailleurs Malherbe.

18 (1558-1614). Troisième fils de Louis de Bourbon, premier prince de Condé, frère d'Antoine de Bourbon père d'Henri IV.

19 Le poète lui dédia son recueil des *Délices* en 1615, ainsi qu'un sonnet. Il lui composa aussi une très longue lettre de condoléances lors de la mort de son frère le chevalier de Guise, gouverneur de Provence (1614).

20 La principauté de Château-Renaud avait été détachée de la terre indépendante d'Arches (Charleville) à la suite de la mort de son souverain le duc de Nevers François de Clèves, grand-père maternel commun de Charles de Gonzague et de Louise-Marguerite.

21 Les princes révoltés avaient à leur tête Condé (le père du Grand Condé), Nevers et Bouillon. En revanche, les Guise soutenaient Marie de Médicis, la princesse de Conty leur sœur étant toute-puissante auprès de la régente. Les émissions monétaires de Louise-Marguerite ne pouvaient donc présenter le même caractère provocateur que celles de ses voisins.

22 Elles étaient alors de bon aloi, à la différence de celles de Sedan, frappées en argent à bas-titre. Malherbe qualifie d'ailleurs péjorativement de « grimeline » (monnaie d'argent de peu de valeur) le petit écu de Sedan qu'il envoie à Peiresc. Ces monnaies de Château-Renaud ne peuvent être en 1614 que la pistole d'or et l'écu d'argent.

23 Pour des raisons de convenances, Louise-Marguerite avait dû épouser le 24 juillet 1605 un parent, le prince de Conty, bien qu'il fût veuf, âgé de 47 ans (elle en avait 28) et surtout, aux dires des contemporains, idiot, sourd, muet et impuissant. En effet ses frasques sentimentales, voire scandaleuses, multipliées depuis l'âge de 14 ans, l'avaient totalement deshonorée alors qu'elle aurait pu prétendre épouser le roi Henri IV. Elle vivait au Louvre auprès de Marie de Médicis, et François de Bourbon, de son côté, en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés dont il était abbé commendataire. La princesse fut dispensée de porter le deuil de son mari alors que quelques semaines plus tôt elle s'était montrée publiquement affligée de la mort de son frère le chevalier de Guise (voir n.19). D'où sans doute la frappe de quelques prestigieuses monnaies d'hommage afin de "sauvegarder les apparences". Voir sur tous ces points les *Mémoires* de Richelieu, le *Journal* de Pierre de l'Estoile et les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, tome I, La Pléiade.

24 À cet égard, les historiques exposés dans la plupart des ouvrages de numismatique contiennent plus ou moins d'erreurs ou présentent des lacunes (Poey d'Avant, *Monnaies féodales françaises* t.III; Engel et Serrure, *Traité de numismatique moderne et contemporaine*; Dieudonné, *Manuel de numismatique française*, t.IV; Chautard, *Imitations de certains types monétaires propres à la Lorraine*; de Mey, *Les monnaies ardennaises*). Voir *Revue Numismatique* 1852, 1865 (essentiel), 1866, 1885, 1886, 1887, 1907; *Revue Belge de Numismatique* 1848, 1865, 1890, 1914, 1922.

25 Profitant des désordres engendrés par la Guerre de Trente Ans et de la situation commerciale stratégique de Château-Renaud sur la Meuse, la princesse de Conty, mue sans doute aussi par des arrières-pensées de politique intérieure,

multiplia les émissions monétaires frauduleuses de 1625 à 1629: espèces françaises imitées telles que les doubles tournois et les quarts d'écus au nom de son défunt mari (sic !); espèces étrangères espagnoles et impériales également imitées, telles que les escalins, les schillings à l'aigle, les "dreibätzner" et les "kreutzers". À la différence des émissions de 1614, toutes ces espèces étaient de mauvais aloi. Un bail de 1625 (RN 1865) en avait organisé la fabrication. En 1629, Richelieu obligea Louise-Marguerite à céder sa principauté en échange de Pont-sur-Yonne. Château-Renaud s'appelle aujourd'hui Bogny-sur-Meuse à la suite d'une fusion de communes opérée en 1966.

26 Malherbe lui-même, dans une autre lettre, réclame 50 écus payables en quarts d'écus d'argent.

LA PIECE DE 5 FRANCS (1795-1986) : Presque deux siècles d'évolution monétaire.

Naissance

La pièce de 5 francs fut fabriquée conformément au décret du 15 août 1795 (28 thermidor an III): c'est en fait le premier écu nouveau du système décimal. Cette contre-valeur de 5 francs vient remplacer l'écu de 6 livres de l'Ancien Régime, trop lié aux idées révolues pour pouvoir passer tel quel dans les bourses des nouveaux citoyens et citoyennes. Une volonté nouvelle de décimaliser nos étalons de mesures n'est pas non plus étrangère à cette profonde transformation de nos usages monétaires.

Suivant la loi du 35 brumaire an IV, la nouvelle pièce de 5 francs équivaut à 5 livres 1 sol 3 deniers. Si l'on compare les titres de métal fin, les poids des derniers écus de 6 livres et de la nouvelle pièce, on ne peut qu'être frappé par la similitude de leurs définitions respectives:

6 livres - 29,488 g. à 916 millièmes (1793-1794) = 27,011 g. de fin

5 francs- 25 g. à 900 millièmes (1795, an IV) = 22,5 g. de fin

En ramenant ces poids de métal fin à l'unité monétaire considérée, nous obtenons pour 6 livres, 27,011 g. : 6 = 4,501 g. pour une livre

pour 5 francs, 22,5 g. : 5 = 4,5 g. pour un franc.

Entre la dernière émission présentant à l'avvers un portrait de Louis XVI et la nouvelle "Union et force" - et ce en tout juste un an d'écoulé - il n'y aura qu'un millième de g. de métal fin de différence: comme bien souvent dans notre pays, les réformes à allures brutales et dramatiques ne font que travestir des habitudes pieusement observées. Cela n'empêche pas que très vite, au tournant du siècle et durant tout le début du XIX^e siècle, cette nouvelle valeur faciale en argent allait acquérir une importance considérable dans notre système métallique.

Vie

Pourquoi avoir choisi de parler de cet écu de 5 francs pour voyager à travers notre histoire numismatique moderne ? Ce choix peut paraître bien personnel. Mais si l'on considère tous les aspects du problème, on se rend vite compte que cette valeur occupe, pendant la période considérée, une place particulière dans notre système monétaire.

Dans la seconde moitié du siècle dernier il existait en effet, outre les divers écus de 5 francs alors en circulation, des pièces de 5 francs or de trois types différents qui avaient été frappées sous le Second Empire de 1854 à 1869 à Paris et à Strasbourg (A ou BB). La valeur métallique de 5 francs traduisait donc bien dans les faits les règles du bi-métallisme telles qu'elles avaient été définies lors de la création du système du franc, depuis Germinal de l'an XI, et la parité métallique de 15,5 entre l'or et l'argent

était bien respectée, l'écu d'argent à teneur de fin de 900 pour 1000 pesant 25 g., et la pièce d'or de 5 francs à la même teneur de fin pesant à peine plus de 1,6 g.

Cette parité et existence parallèle traduit également, à mon avis, un fait beaucoup plus profond qu'il n'apparaît tout d'abord. On peut considérer en effet qu'il existait à cette époque deux systèmes monétaires compatibles: celui des pauvres, qui allait du centime à l'écu, et celui des nantis, qui se cantonnait pour toutes les transactions véritablement significatives au système monétaire or exclusivement, le papier monnaie ne jouant encore qu'un rôle sporadique et somme toute assez marginal. C'est pour cette raison que j'ai choisi de parler de cette pièce de 5 francs, qui représente la valeur limite faisant en quelque sorte charnière entre les deux « volets » de notre système monétaire métallique.

Un bon ouvrier pouvait compter gagner dans sa semaine un ou plusieurs écus d'argent, exceptionnellement une monnaie d'or. D'autre part, dans les divers casinos qui fleurissaient dans la France de cette époque, la mise... de base était bien le « Louis », c'est-à-dire l'appellation qui continuait traditionnellement à s'appliquer à la pièce de 20 francs. Ces deux exemples montrent assez bien ce que je veux dire par « deux volets » d'un système monétaire relativement clivé par son milieu, la pièce de 5 francs.

Nous passerons rapidement les 75 premières années de ce XIX^e siècle, âge d'or de notre écu de 5 francs en argent: cette période représente la période de croissance et l'âge adulte de cette valeur métallique, et on ne parle pas des gens en pleine santé. C'est pourquoi nous nous retrouverons très vite au chevet de notre pièce de 5 francs dans la seconde moitié du siècle.

Vers la fin du XIX^e siècle un nombre considérable d'écus étaient en circulation. Il est très difficile d'avancer un chiffre pour une période précise à cause des refontes successives qui avaient eu lieu lors des changements de régime et par là-même des types monétaires en circulation. Il faut cependant avoir à l'esprit qu'il avait été frappé:

- 21.247.401 écus sous le Directoire et au début du Consulat (type Hercule, an IV à an XI);
- 163.590.475 écus à l'effigie de Bonaparte-Napoléon, de l'an XI à 1815;
- 120.209.610 écus sous les deux règnes de Louis XVIII, de 1814 à 1824;
- 123.293.735 écus sous Charles X, de 1824 à 1830;
- 338.860.479 écus sous Louis-Philippe, de 1830 à 1848, après une refonte massive des types antérieurs;
- 89.623.134 écus sous la Seconde République (51.925.769 au type Hercule, et 37.697.365 au type Cérès);
- plus de 80 millions par le prince Louis-Napoléon et sous le Second Empire (16.158.041 en 1852, au type Louis-Napoléon Bonaparte, A et BB; 14.150.830 de 1854 à 1859, au type « non lauré », A, BB, D; 50.094.449 de 1861 à 1870, au type lauré);

- Plus de 75 millions de la chute du Second Empire à la fin du XIX^e siècle, sous la Troisième République (1.238.175 au type Cérès sans légende, en 1870-1871, A et K;

1.185.100 au type Cérès avec légende en 1870, A; 256.410 ? au premier type Camélinat et 10.000 ? au second type Camélinat, GAD. 186 et 186a, en 1871, A; 72.769.818 au type Hercule, de 1870 à 1889, A et K). C'est ainsi qu'on arrive au chiffre effarant de plus d'un milliard d'écus frappés en France au XIX^e siècle: 1.012.687.657 !¹

Sur ce milliard d'écus, combien étaient en circulation vers la fin du XIX^e siècle ? On peut raisonnablement penser qu'un dixième ou même un cinquième de ce chiffre circulait encore: peut-être 200 millions d'écus en circulation, ce qui peut paraître énorme (pour une population de 30 millions d'habitants, cela représente près de 7 écus par Français). Mais circulaient-ils vraiment ? Une bonne partie de ces pièces étaient thésaurisées, ce qui fait la joie des collectionneurs d'aujourd'hui !

Jusqu'à la fin du Second Empire, le système monétaire tel qu'il était semblait inébranlable: un écu d'argent de 5 francs, de 37 mm. et 25 g., auquel tout le monde faisait confiance, qui était « entré dans les mœurs » avec ses 70 ans d'existence, et que l'étranger nous envoyait; quatre écus d'argent, quatre « écus blancs », un Louis d'or - rien ne semblait plus ancré que ce simple fait dans les usages de cette fin de siècle ! Des événements extérieurs allaient cependant troubler cette situation d'équilibre.

En 1849, les « fortyniners », c'est-à-dire les gens de la ruée vers l'or, découvrent des quantités importantes du précieux métal. Dix années plus tard cette richesse se retrouvera dans les hôtels monétaires des principales capitales européennes. Après la victoire allemande de Sedan et l'afflux en Allemagne de l'argent français comme paiement de la dette de guerre, l'Allemagne abandonne l'argent métal pour la fabrication de ses espèces et envoie à la fonte la majorité des thalers encore en circulation dans le vaste Empire. Le pouvoir central allemand tente alors d'échanger cet argent contre de l'or en s'adressant aux hôtels monétaires de Paris et accessoirement de Bruxelles.

Ces deux derniers événements rendent précaire la situation de l'écu d'argent à la fin du XIX^e siècle. En effet, dans cet après-guerre et à la suite de cette hémorragie d'or vers l'Allemagne, le gouvernement de la République décide le 5 août 1876 de *suspendre provisoirement la fabrication des pièces de 5 francs*, suspension qui sera rendue définitive deux ans plus tard, le 31 janvier 1878. Le bi-métallisme n'était pas abandonné pour autant, quatre écus valant toujours un « Napoléon » à n'importe quel guichet de banque. Mais en cessant d'acheter de l'argent, on cherchait simplement à stopper le flux d'or qui se dirigeait principalement vers l'Allemagne. Cette situation devait rester inchangée jusqu'en 1914, date de la cessation des émissions d'or.

Au début de notre siècle, les conséquences de tous ces faits dans la vie quotidienne sont nombreuses. Il y a un vieillissement certain des divers écus en circulation. Le **25 juin 1928**, date officielle de retrait de ces écus, les plus neufs auront *cinquante ans de circulation* et la grosse majorité bien davantage. La thésaurisation de ces écus, surtout depuis qu'on sait qu'ils ne seront plus frappés, diminue encore cette circulation.

Leur raréfaction et leur vieillissement étant irréversibles, le pouvoir prend alors la décision logique de faire imprimer des *billets de banque de 5 francs*:

- un premier billet de 5 francs « type 1871 » (MUS.1) est imprimé du 1. 12.1871 au 19.01.1874 en nombre relativement restreint (alphabets 1 à 3400). Il est en partie mis en circulation à cause des besoins créés par le paiement de la dette de guerre, en partie mis en réserve car venu « avant son temps ». Il ne sortira de cette réserve qu'en 1914, face aux demandes pressantes de la Première Guerre Mondiale.

- un second billet de 5 francs « type 1905 » (MUS.2) est également imprimé du 2.01.1912 au 2.02.1917, en nombre plus important (alphabets 1 à 16260). Il sera, en même temps que le premier, mis en circulation en août 1914, au début de la guerre, et son cours deviendra un « cours forcé » peu après. Le système de Germinal venait de disparaître *de facto*.

Il est également important de mentionner que face à cette thésaurisation et à cette raréfaction relative étaient apparus sur le marché de nombreux et variés « billets de nécessité » n'ayant évidemment pas de cours forcé ni même légal, dont certains portaient la contre valeur de 5 francs.

Parallèlement et de façon logique, le dernier atelier provincial (Bordeaux K) est fermé en 1878, toutes les fabrications se trouvant alors concentrées à Paris. Cette nouvelle centralisation, ainsi qu'une situation de la circulation métallique devenue préoccupante, amènent le pouvoir central à entamer, vers la fin du XIX^e siècle, de nouvelles recherches en vue de nouvelles fabrications monétaires. Ces nombreuses expériences, dont il nous reste le témoignage des « essais de fabrication », portent particulièrement sur l'introduction de nouveaux métaux et alliages: le nickel arrive en effet abondamment de Nouvelle-Calédonie; l'aluminium, grâce à des innovations techniques, a vu son coût diminuer considérablement.

C'est cependant à l'occasion de l'*Exposition Universelle* de Paris en 1889 que cette nostalgie bien ancrée de l'écu d'argent va reparaître: 20 exemplaires environ au type Hercule de Dupré (? 100 selon Mazarin) sont frappés à cette occasion sans le mot essai, bien qu'il ne puisse s'agir, étant donné le nombre, d'une frappe courante, la tranche étant par surcroît lisse et la lettre C apparaissant sous le millésime. C'est un « monument » de la numismatique.

Dans la seconde moitié de la décennie suivante, les nouveaux types monétaires sont en pleine gestation à l'Hôtel de la Monnaie. L'aboutissement de ces recherches n'aura lieu que vers la fin de 1897 avec l'apparition de la nouvelle pièce de 50 centimes de Roty, tous les autres types commençant à être frappés en 1898, en 1899 pour les monnaies d'or. L'écu de 5 francs semble alors, une fois de plus, vouloir resurgir sous la forme de la « Semeuse » d'Oscar Roty (5 francs au revers; ESSAI à l'avant; sur la tranche, en relief: Liberté, Égalité, Fraternité). Cet essai ne sera frappé qu'à 75 exemplaires et ne sera pas suivi de fabrication, étant donné le décret du 5 août 1876 toujours en vigueur... Mais c'est ce type qui sera repris en 1959 lors de la création du « franc lourd », soit 61 ans plus tard !

Pour ce qui nous intéresse, la situation sera à peu près inchangée jusqu'au 25 juin 1928, où la décision de retirer les écus encore en circulation est irrévocable. La circulation de la valeur de 5 francs de 1928 à 1933, date de l'apparition du nouveau type, n'est alors assurée que par les nombreux billets de la Banque de France et les non

moins nombreux billets de nécessité alors en circulation depuis plus de dix ans. Une nostalgie certaine des « bonnes monnaies » de l'avant-guerre était cependant profondément ancrée dans le cœur des français de cette époque. De 1920 à 1928, l'émission officielle du type Domard en 2 francs, 1 franc et 50 centimes n'ose indiquer que "Bon pour..." afin de mieux usurper la qualité de véritable monnaie.

La situation financière de la France ne cesse, à cette époque, de se dégrader à cause de l'inflation et des dettes grandissantes. Le dollar passe en quelques mois de 20 à 27 francs ! La France tente de se secouer, mais sans succès. Une première tentative de remise en ordre est faite en mars 1924 par Raymond Poincaré, puis en juin 1928 une deuxième fois. Le dollar est alors à près de 50 francs.

C'est après une stabilisation des changes enfin rendue possible par une situation intérieure et financière plus claire que la création d'une nouvelle monnaie peut être envisagée. La loi du 25 juin 1928 ramène le franc dans la ligne directe du « franc Germinal », quoique le système ne soit plus bi-métallique mais uniquement rattaché à l'or ! Il est décidé qu'à cause de l'inflation, la monnaie d'or projetée, et qui ne verra en fait jamais vraiment le jour (la pièce de 100 francs du type Bazor), ne sera plus de la valeur faciale de 20, mais de 100 francs pour un module pratiquement semblable.

L'inflation rend également impossible d'envisager une pièce d'argent de 5 francs, au module de l'écu traditionnel du moins: en fait, l'argent appauvri à 635 pour mille ne sera, à partir de 1929, utilisé que pour les monnaies de 10 et 20 francs. Il faut attendre 1933 pour qu'une pièce de 5 francs apparaisse de nouveau. La raison en est simple: les billets de 5 francs alors en circulation ayant perdu beaucoup de leur valeur et se trouvant pour un bon nombre en assez mauvais état, un *concours monétaire* est organisé pour leur remplacement par une monnaie présumée en nickel ou ses alliages.

Différents graveurs en renom à cette époque présenteront des essais:

- Lucien BAZOR en tout premier lieu, directeur de la Monnaie, présente un essai sur flan de 24 mm. en maillechort;
- COCHET sur des flans divers de 15 à 31 mm. de diamètre;
- DELANNOY sur un flan en bronze d'aluminium de 31 mm. de diamètre;
- MORLON sur un flan en bronze d'aluminium du même module;
- VEZIEN sur des flans de métaux différents du même diamètre;
- TURIN présente un essai de 5 francs au type adopté pour la 10 et 20 francs en 1929, en argent à 635 millièmes et au module de 24 mm.;
- LAVRILLIER sur un flan en nickel presque pur (980 millièmes), de 31 mm.

Une situation extrêmement curieuse apparaît très vite. La pièce de Bazor est adoptée et frappée massivement dès 1933 (160.078.050 exemplaires). Elle connaît une certaine faveur auprès du public qui retrouve en elle le « Modern Style » qui lui est maintenant familier depuis la fin des années vingt. On la surnomme alors « la Bedoucette », du nom du Ministre des finances de l'époque M. Bedouce. Sur certains exemplaires de la frappe courante le bonnet est mat, alors que sur d'autres il est aussi brillant que le reste de l'effigie de la République. Ce sera le seul millésime de sa frappe. Cette monnaie sera démonétisée le premier mai 1937, moins de quatre ans après son apparition.

Un deuxième type est également adopté en 1933. Il survivra près de vingt ans, frappé dans des métaux différents. Frappé à l'origine en nickel presque pur (980 pour 1000), son module est légèrement plus grand que celui de la « Bedoucette » : 31 mm. au lieu de 23,7. Le type de l'avvers dû à André Lavrillier est assez bien venu. Soucieux de la perfection, ce graveur ne la présenta au concours monétaire qu'après exécution de 80 moulages, chaque fois améliorés. Elle fut considérée par Jean Babelon comme "l'un des types monétaires les plus réussis". Si l'on compare la couronne de chêne et d'olivier d'un écu de Dupré au revers de la pièce de 5 francs de Lavrillier, on ne peut manquer de remarquer l'incursion de la forme abstraite dans le dessin. Les feuilles d'olivier ne sont plus que des courbes pures et les rubans des plages rectilignes, mais l'ensemble reste harmonieux. Ce n'est pas réellement étonnant si l'on songe que cette époque est celle de l'art abstrait. Adopté en 1933, ce type est frappé à plus de 56 millions d'exemplaires dès la première année à cause de sa plus *grande commodité d'utilisation*. Il subsistera en nickel jusqu'en 1939, mais les millésimes 1937 et 1938 sont assez rares, et 1936 et 1939 franchement exceptionnels: on ne connaît que 10 à 12 exemplaires environ pour 1936 et quelques unités pour 1939; le millésime 1934 n'existe pas.

Dès 1933, la pièce de 5 francs a donc repris une place importante dans notre circulation métallique. Au fil des années, elle ne fera que consolider son rôle étant donné la rapide thésaurisation des pièces de 10 et 20 francs en argent du type Turin. On n'ose cependant l'appeler « écu », car son métal l'a avilie aux yeux de l'utilisateur; mais la *thune* garde encore cependant un certain prestige. Son métal clair et inoxydable est nouveau pour l'époque, et elle sera même dans certains cas « conservée » après ces années de manque complet de circulation métallique.

Très vite cependant, le spectre de la Seconde Guerre Mondiale se précisant, elle s'avilira à nouveau. 1938 est véritablement la **dernière** année de sa frappe (4.819.051 exemplaires qui seront déjà probablement en partie refondus, moins que pour le millésime 1937 cependant). Le nickel est en effet devenu un métal stratégique entrant en composition dans les nombreux alliages et blindages nécessaires à la guerre. Dès 1940, ce précieux métal sera drainé vers l'Allemagne en guerre. Toutes ces monnaies de nickel seront en effet retirées en vertu du décret du 22 octobre 1939.

Dès 1938 la pièce de 5 francs de ce type existe en effet en bronze d'aluminium (Cu 910 et Al 90 pour 1000). Il en sera frappé 10.144.400 en 1938- 1939, bien davantage en 1940 (46.519.600), mais elles n'auront pas le temps d'être mises en circulation en France métropolitaine. Elles le seront plus tard par les Forces de la France Libre en Afrique du Nord, ce qui explique qu'elles soient aujourd'hui encore plus faciles à trouver dans la région de Marseille qu'ailleurs en France. Pour les pièces de 1940, on peut noter des variantes de poids importantes.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale et l'occupation de la France, la pièce de 5 francs a de nouveau disparu. Le gouvernement de l'État Français en a bien conscience, puisqu'il décide de faire réimprimer le billet de 5 francs « type 1917 modifié » (MUS n°4) du 13 juillet 1939 au 9 janvier 1941, soit de l'alphabet 57.953 à 69.472. Un type

nouveau sera également imprimé par la Banque de France dès le 2 juin 1943 (« type 1943 au berger », MUS n°5), jusqu'au 30 octobre 1947, bien après la fin de la guerre !

L'autorité française sous l'occupation allemande et le Quai de Conti ne renoncent cependant pas au mythe et à la nécessité d'une pièce de 5 francs. L. Bazor, alors directeur de la Monnaie, se voit chargé le 21 novembre 1940, c'est-à-dire dès le début de l'occupation, de créer un nouveau type de pièce de 5 francs à l'effigie du Chef de l'État, les mots TRAVAIL -FAMILLE- PATRIE devant se substituer à la traditionnelle devise républicaine.

De nombreux types d'essais sont proposés aux autorités: 52 variétés sont frappées en petit nombre, en divers métaux, en essai ou en piéfort ou même en piéfort marqué essai. Tous porteront le millésime 1941, mis à part celui de Bazor et Galle pour 1942. On retrouve pour cet essai tous les grands noms de la gravure sur acier d'alors: Cocher, A. Lavrillier, Bouchard, Simon, Vézien, Delannoy, Galle, Bazor. Le type définitif dû à Lucien Bazor est choisi et les fabrications sont entreprises au millésime 1941. La pièce est en cupronickel et pèse 4 g. pour un diamètre de 22 mm. Il en est frappé 13.782.000 exemplaires, mais **aucun** ne sera officiellement mis en circulation, l'alliage choisi contenant une forte proportion de nickel (25 %), ce qui en interdira la mise en circulation de la part des autorités allemandes. D'autres études furent entreprises sans hâte sur un possible flan d'aluminium. Mais aucune fabrication n'en découlera. Les 13 millions de pièces frappées seront dirigées par voie d'eau vers une refonte en Allemagne, mais l'aviation alliée coulera ce convoi en Belgique. Deux sacs auront cependant été distraits de cette péniche et tous les exemplaires que nous connaissons à présent en proviennent, le reste ayant finalement été refondu.

Dès la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le Gouvernement Provisoire, puis le gouvernement de la IV^e République décident de reprendre la frappe de la pièce de 5 francs au type Lavrillier de 1933, mais en aluminium. Paradoxalement et de façon parallèle, elle continuera à être frappée en bronze d'aluminium jusqu'en 1947, avec et sans C. Le millésime 1945 B (Beaumont) existe peut-être en bronze d'aluminium, celui de 1946 B probablement pas. Le millésime 1947, dont le chiffre officiel du tirage est de 2.662.000 exemplaires, a été largement refondu et il n'en existe probablement sur le marché que quelques dizaines d'exemplaires activement recherchés et *surcotés*.

De 1947 à 1952, la frappe sera poursuivie en aluminium tant à Paris qu'à Beaumont le Roger (B). Le millésime 1952 frappé à 4.000.000 d'exemplaires est plus rare, n'ayant été mis en circulation qu'en Algérie. On peut avancer sans crainte de se tromper que la valeur de ces monnaies ne réside que dans leur **qualité**, étant donné surtout la faible dureté de l'aluminium. Des exemplaires en état moyen n'ont absolument aucun intérêt numismatique.

La nostalgie d'une pièce de 5 francs représentative d'une « monnaie forte » avait à nouveau été ruinée par l'inflation et l'appauvrissement de la France consécutifs à la guerre. L'instabilité de la IV^e République continuera de déprécier ce qui restait de valeur à cette monnaie de 5 francs. Les exemplaires en bronze d'aluminium seront démonétisés le 1er septembre 1949 et ceux en aluminium pur le 30 juillet 1966. Il avait

suffi de 19 ans, de 1933 à 1952, pour réduire à néant cette tentative, ce rêve d'une monnaie de 5 francs belle et forte.

Mais les rêves durent souvent plus longtemps que les réalités: à la suite des événements de mai 1958, le général de Gaulle reprend en main les destinées du pays. Une cinquième constitution est donnée à la République, créant un choc psychologique qui enrayer la chute verticale du franc. Antoine Pinay, rappelé aux finances, annonce une réforme monétaire le 27 décembre 1958. Le « franc lourd » naît à compter du 1er janvier 1960. Il ne s'agit pas que d'un artifice comptable. La stabilité interne et des changes est en grande partie revenue. Le franc est à nouveau rattaché à l'étalon or plutôt qu'au dollar, selon la volonté du Général: 2 mg. à 900 millièmes pour un franc nouveau. Les accords de Bretton Woods ne tiennent plus pour la France et de façon unilatérale.

Au Quai de Conti on s'empresse de ressortir les coins de l'essai de 5 francs par Roty de 1898. Un essai en argent à 835 millièmes est frappé dès 1959. Les 12 g. d'argent pauvre de la monnaie, son diamètre de 29 mm. interdisent de faire penser à l'« écu » du XIX^e siècle, mais un certain prestige s'attache dès 1960 à cette pièce. Les français n'avaient pas revu de monnaie en argent depuis 1939. Leur intérêt est grand - la thésaurisation le sera aussi de suite ! De 1960 à 1969, il sera frappé 195.209.000 exemplaires, soit environ 2342 tonnes d'argent à 835 millièmes (une bonne partie de ce métal fin provenait d'une transaction directe avec la Chine populaire, en contrepartie d'une vente de camions Berliet). On en vit cependant rarement circuler, du moins dans les premières années.

Du point de vue du collectionneur, seuls peuvent présenter un intérêt les essais (400 en 1959) et exemplaires de pré-série au même millésime (48 en tout, ce qui en fait un autre « monument » de la numismatique). De beaux exemplaires de 1967 (500.000 ex.), 1968 (554.000 ex.) et 1969 (498.000 ex.) ne sont cependant pas à rejeter, car dès 1962 il est admis que cette pièce coûte trop cher à fabriquer vu sa faible valeur faciale.

Mort

En 1970, décision logique, apparaît une nouvelle monnaie de 5 francs du même type, mais cette fois en « sandwich » de cupronickel (Cu 750, Ni 250), enrobée d'une mince couche extérieure de nickel pur. N'essayez pas de couper une monnaie en deux pour vous en rendre compte par vous-même, vous ne verrez aucune différence... La tranche inscrite du type en argent a également été abandonnée au profit d'une tranche striée, moins onéreuse à fabriquer. Le type en argent sera démonétisé par le décret du 20 février 1980. Nous nous retrouvons une fois de plus dans une situation déjà connue: la pièce de 5 francs qui s'était voulue monnaie de prestige en métal noble se retrouve à nouveau reléguée au rang de monnaie circulante, surtout après l'apparition en 1964 de la pièce de 10 francs en argent au type Hercule.

Nous connaissons tous la suite: l'inflation, éperonnée par les différents chocs pétroliers, la spéculation sur l'argent. La pièce de prestige deviendra passagèrement 20 f. en 1975, 50 f. la même année, puis 100 f. à l'occasion du nouveau septennat, mais après une cure d'amaigrissement significative quant au pouvoir d'achat de sa valeur faciale.

Claude Feldmann
Membre du Club Numismatique Dracenois

1. NDLR : les chiffres sont donnés d'après le Gadoury, sauf pour la 5 f. Camélinat; certains sont approximatifs (notamment pour la 5 f. Camélinat), et l'on ne connaît pas le tirage de certaines frappes (an 5 L; 1855 D).

Illustrations



Écu de 6 livres et pièce de 5 francs :
La nouvelle apparence d'une vieille réalité



5 francs argent et 5 francs or:
Illustration tangible du système bi-métallique



5 francs Pétain, type définitif, 1941

Table des matières

Le mot du Président, par M. GOURILLON	p. 3
Le mot du responsable des <i>Annales</i> , par J.L. CHARLET	p. 4
Les guerres civiles de la République romaine au premier siècle avant J-C. jusqu'à la mort de César, par M. ROUX	p. 5
L'atelier monétaire d'Arles sous l'Empire romain, par J.L. CHARLET Illustrations	p. 13 p. 30
Quand Malherbe entretenait Peiresc de numismatique, par C. CHARLET	p. 31
La pièce de 5 francs (1795-1986): presque deux siècles d'évolution monétaire, par C. FELDMANN Illustrations	p. 37 p. 46
Table des matières	p. 47

